

# Le prieuré Saint-Victor : les débuts du christianisme et la royauté burgonde à Genève

Autor(en): **Blondel, Louis**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Bulletin de la SHAG : revue annuelle de la Société d'histoire et d'archéologie de Genève**

Band (Jahr): **11 (1956-1959)**

Heft 3

PDF erstellt am: **13.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-1002579>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

LE PRIEURÉ SAINT-VICTOR  
LES DÉBUTS DU CHRISTIANISME ET LA ROYAUTÉ  
BURGONDE A GENÈVE <sup>1</sup>

par  
Louis BLONDEL

---

SAINT-VICTOR

Dans une étude, déjà ancienne, concernant les faubourgs de Genève, nous avons retracé l'histoire du prieuré de Saint-Victor et de son église, en insistant sur l'importance de ce monument comme type d'architecture paléo-chrétienne <sup>2</sup>. Depuis lors, de nouveaux documents d'archives, les extraits inédits des visites de Cluny, obligeamment mis à notre disposition par le professeur Léon Kern, un complément de la seule représentation graphique de l'église, nous permettent d'obtenir quelques précisions de plus sur le plan de l'église.

L'histoire de Saint-Victor, comme beaucoup d'édifices de cette époque, est entourée de récits légendaires rapportés par des chroniques ou des chartes établies bien après sa fondation. Cependant on peut en quelques lignes retracer les faits les plus importants qui la concernent grâce aux récits du pseudo-Frédégaire, originaire de notre région, à ceux d'Adon qui a utilisé des actes anciens, à ceux de la *Bibliotheca Sebusiana* et de la *Gallia christiana*.

Sous l'épiscopat de Domitien entre 473 et 500, plus exactement comme nous le verrons plus loin peu avant 480, Sedeleube

<sup>1</sup> Communication présentée le 12 mars 1959.

<sup>2</sup> Notre étude ne prétend pas apporter de nouveaux documents historiques, sauf pour les visites de Cluny, mais est un résumé de nos connaissances aux points de vue topographique et architectural. Louis BLONDEL, *Les faubourgs de Genève au XV<sup>e</sup> siècle. M.D.G.*, t. V, in-4<sup>o</sup>, 1919, p. 73 sq. et 101-106, avec la bibliographie et les textes de la Corbière, *Régiste Genevois*, nos 141 et 150.

fille de Hilperic II fonde un sanctuaire en l'honneur de saint Victor dans le territoire suburbain (*in suburbano*) de Genève. On y apporta des reliques du martyr de ce nom, vénéré à Soleure. Sedeleube, qui prit ensuite le nom de Chrona, et sa sœur Clotilde qui, vers 493, deviendra l'épouse de Clovis et la reine des Francs vécurent, semble-t-il, à l'écart près de ce sanctuaire. Godegisèle, leur oncle, frère de Gondebaud, roi de cette partie de la Bourgondie, résidait à Genève. Il est probable, bien qu'on ait contesté le texte qui la mentionne, que la reine Théodolinde, femme de Godegisèle, catholique, ait aidé ses nièces Sedeleube et Clotilde à fonder ce sanctuaire.

Vers 601-602 on retrouve les reliques de saint Victor dans une boîte d'argent au centre de l'église en présence des évêques Rusticus, Patricius et Aeconius ainsi que du roi Thierry. Thierry confirme à Saint-Victor les donations qui lui ont été faites par Warnachaire, maire du palais. Vers 999 l'impératrice Adelaïde, veuve de l'empereur Othon, qui était venue à Genève pour rencontrer Rodolphe III, exprime le désir de voir l'église de Saint-Victor. Elle est accompagnée de l'évêque de Genève Hugues et du roi. Les reliques du saint sont remises en honneur et vers l'an 1000 le même évêque Hugues en présence du roi Rodolphe et de sa femme Algitrude voulant augmenter les possessions de ce sanctuaire le cède à l'abbé de Cluny Odilon pour y établir un prieuré. A saint Victor avaient été adjointes dès l'époque de Sedeleube les reliques de saint Ours, martyr enseveli à Soleure, et aussi celles de saint Vincent, tous trois attribués à la légion thébaine.

Quelques années plus tard, vers 1019, l'église est reconstruite avec des bâtiments claustraux. Le prieuré enrichi par le don de vastes propriétés subsistera jusqu'en 1534, date à laquelle il sera démoli en même temps que tous les faubourgs de la ville.

#### LE PLAN DE SAINT-VICTOR

Les renseignements que nous avons de la source la plus sûre, concernant le plan du sanctuaire avant sa destruction, sont donnés par le dernier prieur François Bonivard. Ils sont mal-

heureusement très succincts mais importants malgré leur concision. La plupart des auteurs n'ont fait que répéter ses affirmations ; après lui Michel Roset à qui on avait abergé les terrains et les ruines en 1536 et 1537, les divers historiens des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, comme Ami Favre, Jean de la Corbière, Firmin Abauzit, Jean Senebier, qui ont vu les substructions au moment de la construction des fortifications, ont tous admis le plan original de l'édifice primitif, de forme circulaire. En 1735 on met à nu son pavage.

Bonivard croyait que c'était un temple païen. Il appuyait son hypothèse sur le fait qu'on y avait reconnu une inscription romaine de *Cassius* dédiée à Jupiter, Mars et Mercure, maintenant perdue, à laquelle on aurait substitué les saints Victor, Ours et Vincent à l'époque chrétienne. Mais le réemploi d'un tombeau antique et cette inscription ne prouvent pas un édifice romain. Pour Bonivard la forme circulaire représentait le type parfait d'un temple antique semblable à ceux qu'il avait vus à Rome et en Italie. Du reste, pendant tout le moyen âge, et plus tard encore à la Renaissance, on a assimilé des baptistères et des églises à plan circulaire à des constructions romaines.

Deux passages de Bonivard sont particulièrement importants. Le premier où il dit « est que desrochant icelluy (temple) s'est treuvé que la muraille estoit fourcée ou double et que l'on avait adjouxté à l'ancienne muraille une nouvelle pour la soustenir a cause quelle estoit desia caduque, combien que quand illec furent desrochées l'estoient bien toutes deux ». Il estime que c'est l'évêque Ansegisus qui le fit reconstruire car on avait retrouvé son tombeau avec son inscription funéraire, inscription qui nous a été conservée. Dans un autre passage il écrit que « l'église de Saint Victor questoit dedans une autre église de l'ordre de Cluny », montrant que l'église conventuelle et l'église paroissiale englobaient l'ancien sanctuaire.

De la Corbière, qui a vu les fondations au XVIII<sup>e</sup> siècle, dit aussi « que le temple payen était plus petit que l'église de Sedeleube, car lorsqu'on fit les fortifications et que l'on découvrit les fondements l'on trouva que ceux du temple occupaient le centre de ceux de l'église de Saint-Victor qui les environnaient,

les temples des Payens étaient ordinairement plus petits que ceux que les Chrétiens bâtissaient depuis ». Il ajoute encore « que l'église étoit en rond à la façon payenne ».

Au moment de la découverte de 601-602 faite en présence du roi Thierry II, les reliques de saint Victor furent retrouvées « au milieu de l'église » : *in medium ecclesia designatum locum illum sanctum corpus adesset*. En 999, au moment de la visite de l'impératrice Adélaïde, le sanctuaire est qualifié d'*aula* : *desiderans videre victorissimi Victoris aulam* et non d'*ecclesia*. Enfin peu de temps après, vers 1019, au moment de l'édification de l'église et de la constitution du prieuré remis à Odilon, abbé de Cluny, on voit que les reliques sont déplacées et disposées sous l'autel de l'église, *statuimus eidem prefata membra sub ara ipsius basilicae esse locanda*. Il est dit que ce lieu doit être rénové et agrandi *ut predictum locum amplificarem in melius*. Aussi, quand l'abbé de Cluny prit possession de l'église il est dit que ce lieu fut *praeter suam antiquam et nobilem ecclesiam ex toto etiam suo tempore constructus*<sup>1</sup>. Il faut entendre par là que l'église conventuelle avec les édifices claustraux furent entièrement élevés à ce moment, mais que l'ancienne église a été conservée à côté (*praeter*) ou devant la nouvelle. Nous avons la preuve qu'elle a subsisté, sans doute avec des modifications, jusqu'au XVI<sup>e</sup> siècle, mais qu'on lui a annexé une église conventuelle et plus tard une église paroissiale.

Nous pouvons à l'aide de divers documents et par comparaison avec d'autres édifices nous représenter les différentes phases de transformation de l'église. Il est bien probable que déjà avant que Saint-Victor soit donné à Cluny et devienne un prieuré il y eut des modifications apportées à la rotonde primitive. Bonivard attribuait une première restauration du « temple » qu'il croyait païen à l'évêque Ansegisus de l'époque carolingienne, vers 877. C'est possible, mais nous estimons que c'est surtout au début du XI<sup>e</sup> siècle, au moment de la construction de l'église par Odilon, qu'il fallut adapter et relier la rotonde à l'église conventuelle.

<sup>1</sup> Victor MORTET, *Recueil de textes relatifs à l'histoire de l'architecture*. Paris 1911, p. 128-129. Cf. aussi Jean VALLERY-RADOT, *Introduction à l'histoire des églises en Suisse romande, Congrès arch. de France, 1952, Suisse romande*, p. 17 sq.

Les visites de Cluny nous font connaître des renseignements intéressants sur l'église et le prieuré. Nous en donnons ici un résumé, principalement en ce qui concerne l'état des édifices<sup>1</sup> (cf. annexe III).

En 1269 la maison du prieur est reconstruite. On compte 7 moines avec le prieur en 1279; le prieur a rénové l'église, il n'y a pas de dettes. La situation s'aggrave en 1298 à cause de divers accidents, il faudrait diminuer les dettes qui ont augmenté et étudier la réparation des édifices. L'église subit en 1299 un incendie, les dettes s'élèvent à 617 livres genevoises. Les visiteurs donnent l'ordre au prieur d'attribuer 150 livres pour les dettes, 30 livres par an pour les bâtiments, et qu'on reconstruise un moulin. Le prieuré n'est pas visité en 1313 à cause des guerres.

Depuis le début du XIV<sup>e</sup> siècle les dettes s'accumulent, déjà en 1327 elles s'élèvent à 1400 livres. En 1336 les charges sont très fortes, surtout à cause de l'entretien des châteaux (*fortalissiorum*) en mauvais état. On ne nous dit pas lesquels; Saint-Victor possédait les châteaux d'Epeisses, de Cartigny, ainsi que la maison forte de Troinex. Le prieuré se trouve dans un état lamentable en 1341; on voit, dans la suite, qu'il avait été incendié. La situation semble s'améliorer en 1356, les édifices détruits ont été réparés, l'église recouverte, la gestion du prieur est reconnue parfaite. Deux ans plus tard (1358), on confirme la même bonne administration du prieur, qui a fait réparer les édifices et en a fait construire entièrement de nouveaux. Cette bonne gestion du prieur est confirmée en 1359. Les visiteurs estiment, en 1360, que le prieur avec ses 9 moines fait preuve d'une bonne conduite, il devra faire recouvrir le toit de la chapelle de Notre-Dame où il pleut et aussi celui du clocher le plus vite possible.

Le dortoir et le réfectoire sont reconstruits par le prieur en 1366. Les visiteurs recommandent en 1371 de diminuer les dettes; les édifices sont reconnus en bon état en 1375. Quatre ans plus tard, en 1379, l'administration du prieur est trouvée méritoire, mais il doit compléter le dortoir, travail déjà entrepris. On apprend,

<sup>1</sup> La copie de ces visites inédites m'a été très obligeamment communiquée par le professeur Léon Kern. Les visites publiées par P.-M. LAFRASSE, dans les *Mém. et doc. publ. par l'Acad. Salésienne*, t. 27, p. 175-185, de 1288, 1296, 1300 et 1303, ne donnent pas de détails sur les constructions.

en 1385, qu'il manque une cloche, rompue il y a 15 ans, que certains édifices menacent ruine, que le prieur a l'intention de les réparer dans peu de temps. Mais l'an suivant (1386) il est constaté que les bâtiments, surtout en ce qui concerne les toits, sont en plusieurs endroits en mauvais état, qu'il n'y a plus de réfectoire depuis que le prieuré a été incendié il y a cinquante ans ; le prieur qui a commencé les restaurations s'engage à les terminer pour la fête de la Toussaint, ainsi qu'à remettre en état la cloche fendue.

L'état des lieux est moins favorable en 1401, il faut prévoir de nombreuses réparations, principalement à l'église qui est en danger de s'écrouler si on n'intervient pas rapidement, il faut écrire au cardinal de Viviers qui tient le prieuré en commende pour qu'il pourvoie aux travaux. Le cardinal de Viviers est Jean de Brogny. Mais l'année suivante (1402), on constate que l'église est totalement ruinée, aussi bien au point de vue temporel que spirituel. Les visiteurs, pour éviter que ce lieu, autrefois célèbre, ne tombe dans une ruine totale, au détriment du service divin, et que cela ne cause un scandale aux yeux de beaucoup, décident que l'abbé de Cluny devra écrire au comte de Savoie pour qu'on exécute les restaurations prévues. En 1410, la situation n'est pas meilleure, l'église, le cloître, le réfectoire et les autres édifices sont très ruinés. Les visiteurs demandent que l'abbé de Cluny écrive au cardinal de Viviers, prieur de ce prieuré, pour qu'il fasse faire les réparations nécessaires afin que les constructions ne se dégradent davantage.

Malgré toutes ces réclamations on voit qu'en 1414 les travaux demandés par les visiteurs ne sont pas exécutés, bien que le cardinal de Viviers se soit engagé à les entreprendre.

C'est à ce moment, entre 1414 et 1418, que nous apprenons d'une manière tout à fait indirecte, soit par une supplique du 8 août 1418 adressée par l'abbé de Cluny à Martin V, ayant pour objet le mauvais état de l'église du prieuré de Nantua, l'écroulement de l'église de Saint-Victor. L'abbé craint qu'il n'arrive la même chose à Nantua et que tout à coup les religieux et les fidèles qui suivent les offices ne périssent et ne soient étouffés sous les décombres. Il s'agirait donc de l'écroulement de l'église paroissiale, puisqu'on fait allusion aux fidèles.

Il n'est plus question des édifices de Saint-Victor avant 1433 ; le prieur, qui dirige d'une manière exemplaire le prieuré, répare l'église ruinée ainsi que les autres édifices.

Enfin en 1454, dernière visite dont le texte nous soit parvenu, le prévôt de Montjoux, Jean de Grolée, qui possède le prieuré en commende, a fait exécuter d'importantes réparations à l'église, ainsi qu'au dortoir, à la cuisine, à trois chambres, au cloître, au pavage de l'église ; de plus il a donné un calice d'argent et construit des édifices pour une valeur de 5200 francs, comme on peut le voir dans les comptes.

Si les visites des inspecteurs de Cluny font défaut après 1454, nous savons que peu avant la destruction du prieuré en 1534, l'église était de nouveau prête à s'écrouler, car Hugues Vandel disait d'elle « l'église de Saint Victor ne peut falli au pis aller qu'elle ne tombe par terre, car elle est trop vieille ».

Ces constatations des visiteurs de Cluny nous indiquent qu'à part une rénovation de l'église en 1272, les incendies de 1299 et de 1336 environ qui ont dû surtout endommager les toits, l'écroulement de 1414-1418, les principales réparations ont été exécutées au cours du XIV<sup>e</sup> siècle ainsi que peu avant 1433 et pendant les années suivantes. Les deux prieurs qui ont présidé à ces derniers travaux étaient Amédée de Charansonay, puis Jean de Grolée, prévôt du Montjoux qui avait la commende de Saint-Victor (cf. annexe II). Le terme *d'ecclesia* semble surtout concerner l'église paroissiale plutôt que celle du chapitre. Nous savons aussi qu'Amédée VIII, le pape Félix V, qui avait la commende du prieuré donna aux religieux en 1442 des objets de culte, calice, chasubles richement brodées à ses armes, chapes et tuniques en drap de Damas <sup>1</sup>. Le trésor de l'église devait être assez important. Nous possédons un contrat entre le prieuré et Conrad de Bâle de 1461 pour la réparation des chasubles et ornements sacerdotaux <sup>2</sup>.

Un document important est la vue du prieuré Saint-Victor représenté sur un des volets du retable de la cathédrale, celui de la pêche miraculeuse dans le décor du port de Genève, retable

<sup>1</sup> Archives d'Etat, Genève, Humbert Perrod, not., IX, 19bis.

<sup>2</sup> H. Perrod, not., XX, 8.



exécuté par Conrad Witz en 1444 <sup>1</sup>. Nous avons pu nous rendre compte de la scrupuleuse exactitude des détails de ce paysage, première peinture connue d'un site réel, donnant une vue du coteau de Coligny, de la banlieue des Eaux-Vives, et dans le fond, du Salève et de la chaîne des Alpes. On reconnaît sur la hauteur une partie du prieuré Saint-Victor avec son église, malheureusement la moitié de l'église est cachée par une tour en ruines située au premier plan à l'extrémité de l'Ile, tour qui me semble être une interprétation du château de l'Ile.

Cette peinture indique un chœur carré et non polygonal, comme nous l'avions dit ailleurs, avec une seule fenêtre dans l'axe longitudinal et trois fenêtres en plein cintre, mais allongées, sur la façade nord de la nef. Il n'y a pas d'indication de toits recouvrant des bas-côtés, du reste la hauteur des fenêtres exclut l'existence de nefs latérales.

Nous avons fait faire une radiographie de cette peinture pour voir si la tour du premier plan ne recouvrait pas, en partie, la suite de la vue de l'église (fig. 1). C'est en effet le cas, mais seulement sur une largeur d'environ deux centimètres. A la suite des trois fenêtres de la nef il en apparaît une quatrième, moins haute que les autres, romane comme proportion, et la distance entre cette fenêtre et la troisième est plus importante qu'entre les autres. Le trait du bord de la tour empêche de distinguer s'il y avait une saillie ou un décrochement dans la façade, ce qui est probable, car la surface ressort en clair. Cependant il apparaît nettement que la nef avec son chœur carré est l'église capitulaire, ajoutée à l'Est de la rotonde primitive, et que la dernière fenêtre, la quatrième à l'ouest, appartient à un édifice plus ancien. C'est là une indication qui a son importance pour la reconstitution du plan.

Le chœur droit et non polygonal nous montre aussi que, même au moment des grandes réfections du XV<sup>e</sup> siècle on a conservé les bases précédentes, car à cette époque, en cas de reconstruction totale, on aurait certainement exécuté un chœur polygonal. Les fenêtres très allongées ne sont pas romanes, elles ont dû être modifiées, mais peut-être déjà bien avant le XV<sup>e</sup> siècle, probablement à la fin du XIII<sup>e</sup> siècle.

<sup>1</sup> Cf. *Faubourgs de Genève, cit.*, p. 66.

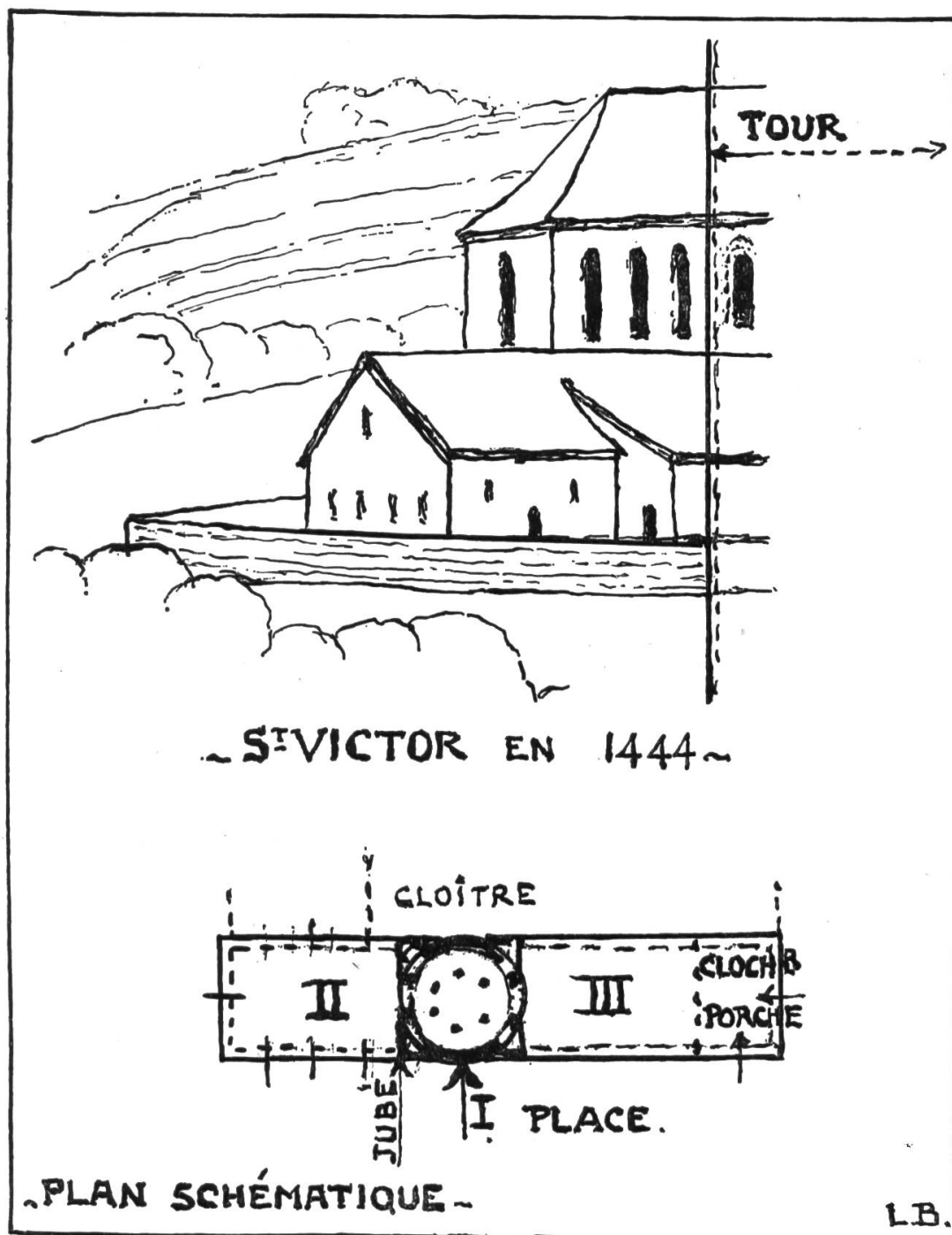


FIG. 1. — VUE DE SAINT-VICTOR ET PLAN SCHÉMATIQUE

Cette partie de la nef contenait le *sancta sanctorum*, soit le chœur capitulaire avec deux autels mentionnés dans les textes ; c'était la partie réservée aux moines du prieuré. Un acte de 1424 mentionne la chapelle de Saint-Jean-Baptiste fondée par Mermet de Villette, près de la sépulture de ses ancêtres, elle est dite

située dans le *sancta sanctorum seu nave predictae ecclesie, a parte venti et claustris* <sup>1</sup>. Si on a employé ce terme de nef pour désigner le sanctuaire, c'est qu'en effet c'était la partie rectiligne de l'église capitulaire, par opposition à la partie antérieure du sanctuaire qui était circulaire. Cette partie circulaire, la rotonde primitive, devait être au moyen âge la chapelle de Notre-Dame mentionnée en 1360, son toit devant être refait ainsi que celui du clocher. Cette chapelle est citée à diverses reprises en 1460 où elle est dite contiguë (*contigua*) au prieuré, en 1474 encore <sup>2</sup>. Son autel devait s'élever à côté de la nouvelle fondation due au prieur Charansonay. En 1431 Amédée de Charansonay est dit patron de la chapelle de la Sainte-Croix et de l'Assomption de la Vierge, dotée d'une récente chapellenie ayant comme recteur le moine Jean de Curnillon. En 1435 le même prieur fonde une messe sur cet autel pour l'hôpital des pauvres honteux, soit la Confrérie de l'Eucharistie. Enfin en 1435 et en 1438 un double acte concernant cette chapellenie dédiée à la Sainte Croix et à Notre-Dame donne de nombreux détails sur cette fondation, établie sur l'autel de la cure <sup>3</sup>.

Dès la fin du XI<sup>e</sup> siècle, du temps du prieur Acelin, le prieuré de Saint-Victor était aussi devenu le siège d'une paroisse, l'autel de cette paroisse étant dédié à la Sainte Croix et à saint Victor. Il avait été établi au-devant et en dehors de la clôture capitulaire, soit à la périphérie de la chapelle de Notre-Dame, mais près de son autel. Il est intéressant de constater que dans la cathédrale Saint-Pierre l'autel de la paroisse, aussi dédié à la Sainte Croix, était disposé dans un arc placé sous la clôture du jubé à l'entrée du chœur capitulaire. C'était du reste une règle d'élever l'autel de la Croix en avant du chœur des religieux <sup>4</sup>.

<sup>1</sup> Saint Victor, chapelle Saint-Jean-Baptiste, R. 1.

<sup>2</sup> H. Perrod, not. XVII, 145 (en 1460), XXII, 233 (en 1474).

<sup>3</sup> Saint-Victor, chapelle Sainte-Croix et Notre-Dame R. 1. Le terme de *contigua* nous indique en effet que cette chapelle n'était pas dans l'église réservée aux moines ; H. Perrod, not., III, 105, 120, 181 ; VIII, 77. Testaments en portef. Amédée de Charansonay, 1 avril 1433. Pauvres honteux, confrérie de l'Eucharistie, Reg. 2, fo. 28 (en 1435). Il y a encore d'autres actes concernant cette chapelle : H. Perrod, not., XX, 34, 77 ; VIII, 336, etc.

<sup>4</sup> Jean HUBERT, *Cahiers archéologiques*, t. IX, p. 156.

L'autel nouvellement reconstruit par Charansonay est dit, en 1435, surmonté de trois voûtes sur l'entrée du chœur, *cum tribus votis super ingressum cori... noviter constructe*. Il semble qu'à l'origine il y avait deux autels latéraux, Notre-Dame et Saint-Victor avec Sainte Croix, l'entrée du chœur étant au centre. En 1438 ce nouvel autel est dit *cum tribus crotis inferius ad altare, cum alia desuper in ambitu chori*, mais ce dernier acte ne prévoit qu'un autel, desservi aussi par le curé de la paroisse. Dans ce but il est stipulé toute une réglementation pour desservir cet autel à la fois pour la cure et pour la chapellenie de Notre-Dame et Sainte Croix, chacune avec son recteur particulier <sup>1</sup>. Après cette reconstruction due à Charansonay il subsistait donc comme avant deux autels dans la rotonde en avant du chœur capitulaire, celui de Notre-Dame et celui de la cure uni à celui de Sainte Croix et de l'Assomption de la Vierge. L'indication des cavités ou « crottes » sous l'autel et des arcs semble indiquer que cet autel formait un jubé occupant l'angle compris entre le mur circulaire de la rotonde et le mur droit de la clôture. La rotonde devait constituer le chœur de l'église paroissiale.

A l'ouest de la rotonde s'étendait la nef de l'église paroissiale *Pecclesia parrochialis Sti. Victoris*, mentionnée dans plusieurs actes et qui était précédée d'un clocher-porche <sup>2</sup>. Ce clocher devait en effet surmonter un vestibule, qualifié de portail. Il devait dès l'origine occuper cet emplacement, il est mentionné en 1360, mais a été complètement reconstruit avec le portail au XV<sup>e</sup> siècle, peu avant 1435. A plusieurs reprises des sommes provenant de ventes ou revenus de terrains sont portées pour payer sa construction, de 1460 à 1462, 100 florins, 60 florins, 25 florins, etc... On trouve ces mentions : *videlicet opere portalis et campanulis eiusdem nostri prioratus (ou ecclesie) per nos noviter constructi*, ou encore *ad utilitatem decorem videlicet portalis et campanilis eiusdem nostri prioratus (ou ecclesie) noviter constructi* <sup>3</sup>. Nous avons par erreur identifié, dans notre première étude, ce campanile avec une petite tour à l'entrée du prieuré.

<sup>1</sup> Cf. note 3, p. 220.

<sup>2</sup> *Registres du Conseil*, XIII, 592, 593 (en 1534). H. Perrod, not., II, 64 v<sup>o</sup>, XX, 9.

<sup>3</sup> H. Perrod, not., XX, 26-28, 29 v<sup>o</sup>, 35.

Il est probable que l'entrée de ce portail ouvrait du côté nord et pas seulement dans l'axe de l'église, car la place devant l'église était disposée contre la façade septentrionale de l'édifice.

La nef de l'église paroissiale devait être plus importante que celle des moines. D'après la peinture du retable, celle-ci devait être assez courte, le prieuré n'ayant jamais compté plus de 9 à 12 moines. Elle devait mesurer 16 à 18 mètres alors que toute l'église en y comprenant la rotonde ne devait pas dépasser 50 à 55 mètres. Ces dimensions peuvent se déduire des parcelles abergées au XVI<sup>e</sup> siècle.

Sans compter les autels dans la rotonde formant chœur, dont nous avons décrit la disposition, l'église paroissiale contenait les autels et chapellenies de Saint-Maurice, des 11 000 vierges, des Saints-Christophe-et-Etienne. Le clocher contenait 5 cloches <sup>1</sup>. Il y eut à diverses reprises des disputes entre le curé et le sacristain au sujet des oblations et du luminaire, entre autres en 1428 et 1435 <sup>2</sup>. Sur la disposition des autels et l'architecture de l'église nous n'avons pas de renseignements, sauf que sur l'arc triomphal à l'entrée du chœur se dressait un grand crucifix <sup>3</sup>.

Nous pouvons grâce à ces quelques indications nous représenter les plans successifs de l'église de Saint-Victor :

1) Un premier sanctuaire de forme circulaire, avec un autel central, était sans doute précédé d'un narthex ou vestibule ;

2) Au XI<sup>e</sup> siècle, vers 1019, Odilon fait construire une nef avec chœur pour contenir le sanctuaire capitulaire, cette nef est établie dans le prolongement et à l'est de la rotonde conservée ; un cloître avec des bâtiments conventuels est fondé au sud de l'église ;

3) A la fin du XI<sup>e</sup> siècle, on ajoute une église paroissiale à l'ouest de la rotonde (fig. 1). Ce sanctuaire maintes fois réparé,

<sup>1</sup> Saint-Victor, chapelle Saint-Maurice, Gr. VIII, 4 ; H. Perrod, not., VIII, 336. Chapelle 11.000 vierges, H. Perrod, not., III, 168 ; XIX, 1 ; XX, 1, 24 ; Reg. capit. 126 v<sup>o</sup>, 27 mars 1454. Chapelle Saints-Christophe-et-Etienne, H. Perrod, not., III, 129 (en 1431). Cloches : R. Cons., XII, 46.

<sup>2</sup> H. Perrod, not., II, 64, VIII, 88.

<sup>3</sup> H. Perrod, not., X, 37.

particulièrement au XV<sup>e</sup> siècle, est précédé d'un clocher-porche construit peu avant 1435. Il existe près de Genève une église où l'on retrouve une succession analogue comme extension du plan, c'est l'église conventuelle de Lémenc à Chambéry<sup>1</sup>. Elle dépendait d'Ainay et à l'origine a été construite autour d'une chapelle circulaire qu'on a prise depuis, soit pour un baptistère, soit pour un chevet à rotonde. Dans la suite on a prolongé l'église à l'Est avec une nef et un chœur capitulaire, en conservant à l'étage inférieur au centre les bases de la chapelle circulaire. A Saint-Victor la rotonde a été englobée dans l'élévation de l'édifice formant le chœur de l'église paroissiale, la nef des moines venant prolonger ce chœur. Les deux chapelles circulaires formaient le centre de l'édifice. Mais là s'arrêtent les comparaisons, car la disposition provenant du terrain en pente à Lémenc n'est pas la même que celle de Saint-Victor où le sol est plan, ne nécessitant pas une nef inférieure pour supporter le sanctuaire supérieur.

Au moment de la démolition de Saint-Victor, on abat en premier lieu le clocher en 1531, on craignait son utilisation pour dominer les fortifications de la ville ; le reste de l'église n'a été rasé avec le prieuré qu'à partir de 1534, en commençant par le chœur<sup>2</sup>. Cette démolition a duré plusieurs mois. Les matériaux, surtout de nombreuses pierres de taille ou « quartiers », ont été employés pour les maçonneries des nouveaux boulevards. Les « ogives » de l'église ont été successivement exploitées. Pendant de nombreuses années il a subsisté des ruines sur cet emplacement. Le puits du couvent, situé au couchant des édifices conventuels a été retrouvé en septembre 1865 sous la rue Toepffer actuelle. C'était un puits d'origine romaine, on y a recueilli plusieurs poteries du premier et du second siècle<sup>3</sup>. L'église, par une coïncidence curieuse, se trouvait presque exactement sous l'église orthodoxe russe actuelle.

<sup>1</sup> J. HUBERT, *L'architecture religieuse du haut moyen âge en France*, 1952, n° 89. André PERRET, *La crypte de Lémenc*, *Revue de Savoie*, 1958, p. 3-24.

<sup>2</sup> R.C. XII, 14 ; XIII, 40, 41, 184, 188, etc. Cf. *Faubourgs de Genève*, cit.

<sup>3</sup> Archives du Musée d'art et d'histoire, anc. reg. d'entrée.

*Le sanctuaire circulaire.* Comment se présentait cette *aula* en forme de rotonde? Nous sommes malheureusement réduit à quelques suppositions, car aucun auteur ne nous a conservé la disposition intérieure de cet édifice à plan central. Nous avons dans notre première étude émis quelques hypothèses et estimé qu'il appartenait au type des mausolées antiques avec corridor ou galerie périphérique, type qui a induit Bonivard et les historiens suivants à l'assimiler à un temple antique ou à l'image de l'antique. Je n'ai pas changé d'opinion et je l'appuie sur l'existence du seul grand chapiteau qui nous a été conservé.

Ce chapiteau a été trouvé non loin de l'emplacement du prieuré vers l'entrée de Malagnou, à Villereuse; Blavignac mentionne sa découverte en 1853. Nous ne savons pas comment il était devenu la possession de la famille Estalla qui le donna au Musée épigraphique en 1866. Il faut dire que ce musée n'a été constitué qu'en 1857<sup>1</sup>. La description de Blavignac concorde avec la pièce du musée, mais, même si ce n'était pas celle qu'il décrit, nous ne pourrions attribuer ce chapiteau à un autre édifice que Saint-Victor. Toutes les sculptures anciennes retrouvées à Saint-Pierre sont connues, de même que celles de Saint-Germain et ne lui ressemblent pas. Blavignac dit encore en 1879, donc après le don du chapiteau par la famille Estalla: « Quelques chapiteaux de Saint-Victor, édifice qui jusqu'à la fin du X<sup>e</sup> siècle servit de cathédrale, sont conservés au Musée lapidaire »<sup>2</sup>. Nous possédons en effet 3 chapiteaux de Saint-Victor, celui que nous étudions et deux autres de faible dimension, dont un très fragmentaire, de date postérieure, VII<sup>e</sup> ou VIII<sup>e</sup> siècle.

Le chapiteau d'ordre corinthien, taillé dans du calcaire, d'une dimension déjà assez importante est sculpté sur toutes ses faces et n'était donc pas engagé (pl. II). Comme l'avait déjà remarqué Blavignac, son acanthe est une imitation peu éloignée du type romain. Son diamètre inférieur est de 0 m. 39, sa hauteur

<sup>1</sup> Cf. *Faubourgs de Genève, cit.*, 103 sq. Soc. d'hist. et d'arch. Genève, Séance du 26 mai 1853; Journal de Blavignac, Archives d'Etat; M.D.G. IX, 87; *Journal de Genève*, 9 juin 1853; *Compte rendu Conseil d'Etat*, 1866, p. 13; n° 96, série épigraphique. Trouvé non à Malagnou comme le dit le procès-verbal, mais plus près de la ville à l'entrée de la route de Villereuse sur les Tranchées comme le dit le *Mémorial Soc. d'hist.*, p. 92.

<sup>2</sup> J. D. BLAVIGNAC, *Etudes sur Genève*, 1879, t. I, p. 257.



CHAPITEAU PROVENANT DE SAINT-VICTOR  
V<sup>e</sup> SIÈCLE



de 0 m. 435 (le fût de la colonne de 0 m. 38). A sa partie supérieure on remarque en saillie, sur 1 à 2 cm. un lit de pose circulaire qui indique le départ d'arcs ou mieux d'un abaque. Sur chaque face, devant la feuille d'acanthé centrale est sculptée en forte saillie

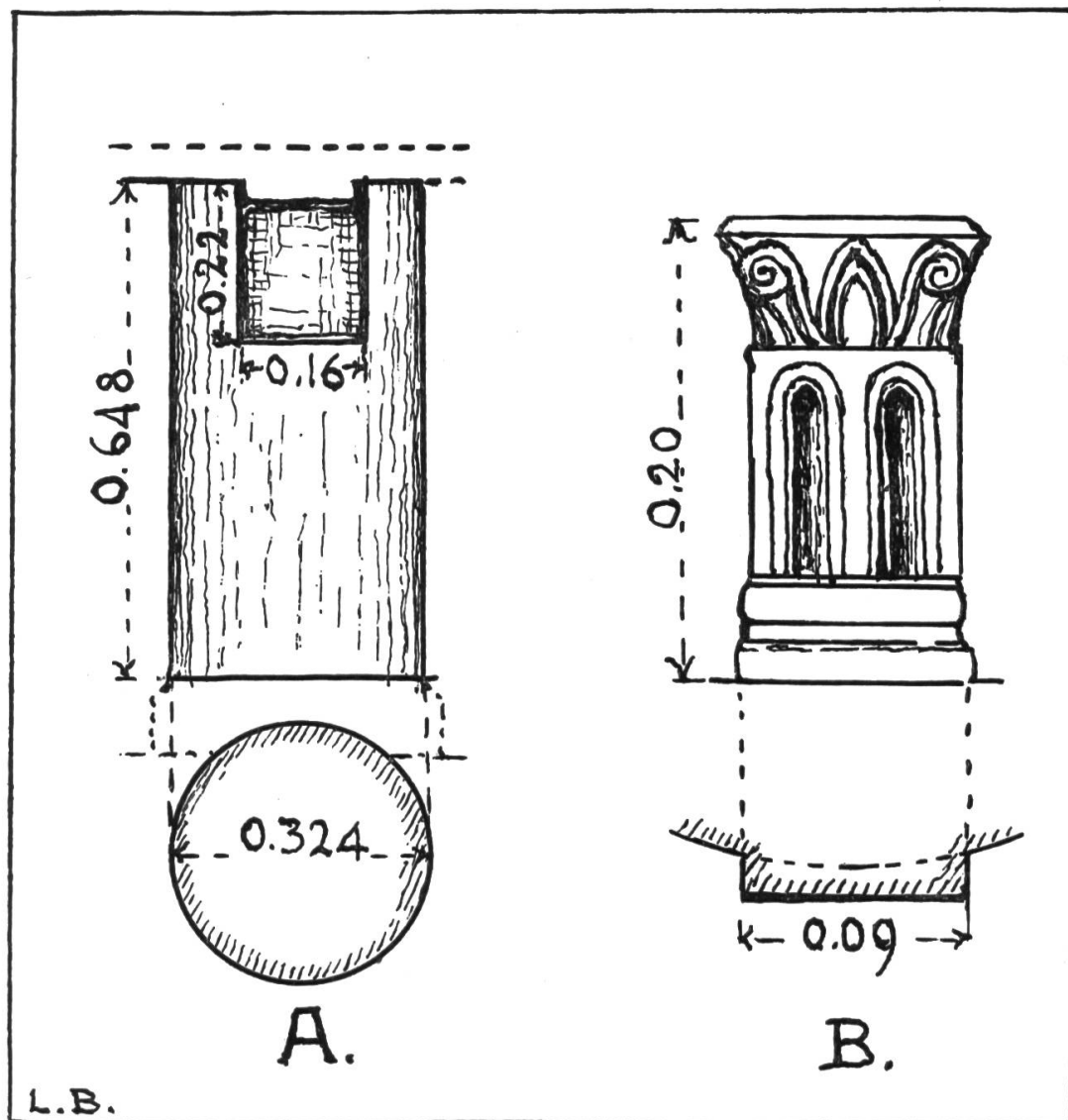


FIG. 2. — DÉTAIL DU CHAPITEAU ET AUTEL-CIPPE DE SAINT-VICTOR

une colonne ou pilastre à 2 cannelures surmontée d'un chapiteau corinthien (hauteur 20 cm.). Cette colonne, identique sur les quatre faces, est indépendante de la feuille d'acanthé centrale. Celle-ci correspond aux feuilles d'angle, mais moins développée, car elle est surmontée d'un bouton central accompagné de deux rosaces gravées, peu en relief (fig. 2 B et pl. II).

Je n'ai retrouvé nulle part ce même motif de colonne ou pilastre sculpté sur un chapiteau. Sans doute on en voit de semblables, mais à des angles de sarcophages, comme à Ravenne. Je ne pense pas qu'il fut disposé là comme un simple élément décoratif, mais qu'il devait figurer non une colonne, mais un autel antique avec son socle très accusé. On voit sur la grande mosaïque de Saint-Vital à Ravenne, représentant Théodora et sa cour, une colonne ou piédestal semblable, avec chapiteau classique corinthien supportant une coupe ou canthare, soit une fontaine purificatrice placée à l'entrée du sanctuaire. Nous ne croyons pas qu'il faille chercher là une idée symbolique, mais bien une reproduction schématique d'un autel-cippe. Nous aurons plus loin l'occasion de reparler de ces autels-cippe, remarquons qu'un cippe comme celui d'Enserune possède aussi à chaque angle des pilastres à 2 cannelures comme ici. Ce qui confirme cette hypothèse de la représentation schématique d'un autel, c'est le peu de hauteur du fût et la forte base de ce pilastre, égale comme proportion à son chapiteau très évasé.

Nous estimons que la facture de ce chapiteau, encore soignée et proche de l'antique, et le fait aussi que sa matière est un calcaire dur permettent de le dater de la fin du V<sup>e</sup> ou du début du VI<sup>e</sup> siècle. Ce serait encore un témoin du premier sanctuaire de Sedeleube. Il était recouvert d'une peinture rouge ocre, très résistante, qu'on retrouve sur presque toute sa surface et que Blavignac n'avait relevée que comme un remplissage des accidents de la pierre.

La disposition de ce chapiteau nous engage à reconnaître que le plan de la rotonde de Saint-Victor était celui d'un édifice circulaire avec galerie annulaire, des colonnes supportant une coupole centrale. C'est le même plan que le mausolée élevé au chevet de la cathédrale de Saint-Pierre. Si nous établissons une comparaison nous voyons qu'à Saint-Pierre les colonnes intérieures avaient un diamètre de 0 m. 32 à 0 m. 47, à Saint-Victor 0 m. 37 à 0 m. 39. Il existait encore à Saint-Pierre des demi-colonnes adossées à la paroi extérieure. Le diamètre total à Saint-Pierre pour l'intérieur était de 10 m. 40, la circonférence du cercle interne supportant la coupole 6 mètres environ de

diamètre <sup>1</sup>. Blavignac qui n'avait pas tout fouillé et avait confondu les deux diamètres périphériques estimait le diamètre total entre 8 et 9 m. 60. La rotonde de Saint-Victor devait mesurer comme à Saint-Pierre entre 9 et 11 mètres, moyenne qu'on retrouve dans plusieurs baptistères ou édifices à plan central. On peut supposer une élévation, chapiteaux compris, de 3 m. 50 à 4 mètres avec une coupole centrale reposant sur des arcs.

Les deux autres chapiteaux en pierre blanche tendre, dite pierre de Seyssel, dont l'un complet a été retrouvé dans la maçonnerie d'un tombeau et l'autre, fragmentaire, sur l'emplacement même de Saint-Victor sont de beaucoup plus petite dimension et d'un caractère plus rudimentaire (pl. III). Diamètre de base 0 m. 16, hauteur 0 m. 20, largeur de l'abaque 0 m. 225 (Musée N<sup>os</sup> 61 et 421). Les volutes externes s'enroulent d'une manière schématique et les rosaces alternent avec des croix, les corbeilles sont traitées avec des rinceaux parallèles comme des cannelures, le tout rappelant la technique en méplat. Ces fragments me semblent convenir aux chapiteaux d'un *ciborium* ou d'un dais qui aurait été détruit déjà anciennement, car l'un d'eux a été utilisé pour une tombe qui ne peut être postérieure au IX<sup>e</sup> ou X<sup>e</sup> siècle. Il se peut aussi que ces chapiteaux aient appartenu à des encadrements de niches placées à la périphérie de la rotonde. Leur technique avec rinceaux rappelle beaucoup celle d'un chapiteau de Saint-Maurice d'Againe <sup>2</sup>. Je les avais datés des VI-VII<sup>e</sup> siècles mais je crois qu'on ne peut les situer que vers la fin du VII<sup>e</sup> siècle ou au VIII<sup>e</sup> siècle. D'après d'autres fragments, il apparaît qu'on a souvent utilisé cette pierre blanche tendre pour des sculptures peu exposées à l'air extérieur pendant l'époque mérovingienne.

En résumé, le peu que nous pouvons savoir de la structure de la rotonde de Saint-Victor se déduit du chapiteau corinthien qui nous a été conservé. Cet édifice appartient à la lignée des

<sup>1</sup> L. BLONDEL, *Les premiers édifices chrétiens de Genève, Genava*, XI, p. 83 sq.; H. J. GOSSE, *Contribution à l'étude des édifices qui ont précédé l'église St. Pierre ès-liens à Genève dans St. Pierre ancienne cathédrale de Genève*, 1893, p. 311 sq.; J. D. BLAVIGNAC, *M.D.G.*, t. VIII, p. 3 sq.; *idem*, *Histoire de l'architecture sacrée* (avec atlas), 1853, p. 41 sq.

<sup>2</sup> L. BLONDEL, *Les basiliques d'Againe. Vallesia*, III, 1945, p. 15.

édifices circulaires à plan central avec couloirs périphériques dérivant des mausolées antiques, dont Sainte-Constance à Rome est l'exemple le plus parfait. On retrouve ce plan dans maints édifices paléo-chrétiens, comme le baptistère de Nocera (milieu VI<sup>e</sup> siècle). Il ne dérive pas du plan qu'on retrouve à Spalato ou à la *Minerva Medica*, sans couloir périphérique mais avec des colonnes adossées à la paroi externe <sup>1</sup>.

Il est intéressant de constater que ce mausolée élevé en l'honneur de saint Victor et de ses compagnons saint Ours et saint Vincent de la légion thébaine a été dans la suite dédié à la sainte Vierge. Les sanctuaires de la Vierge ont été les premiers à adopter le plan central circulaire ou polygonal, d'abord en Palestine et en Orient, puis après le concile d'Ephèse, en 431, en Occident. La découverte des reliques au septième siècle au centre du sanctuaire atteste la destination de l'édifice, son caractère sépulcral.

En 1721, on retrouva, non pas à Saint-Victor, mais sur le même plateau derrière le bastion du Pin, une boîte cylindrique en plomb qui renfermait un couteau et une petite fiole, d'abord conservée à la Bibliothèque publique, puis remise au Musée et que j'ai encore vue dans les dépôts. De nouveau en 1724, une cassette en plomb avec quelques os et « deux petites phioles » sur l'emplacement même de Saint-Victor. On a attribué ces reliques à saint Victor, saint Ours et saint Vincent. Au même lieu, en 1735, avec la mise à jour du pavé de l'église on exhume « une espèce de colonne de pierre d'un pié de diamètre et d'environ deux de haut dans laquelle il y avait un trou rond de demi-pied de largeur et de huit ou neuf pouces de profondeur. On trouva aussi tout auprès une espèce de couvercle visiblement destiné à couvrir le trou qui en faisait comme le chapiteau. On jugea que cette pierre servait autrefois come d'étui aux reliques de saint Victor. On avait en effet trouvé auparavant

<sup>1</sup> Mich. STETTLER, *Zur Rekonstruktion v. S. Costanza*, *Mitth. d. Deutschen arch. Instituts, Römische Abt.* Bd. 58, 1943, 76 sq. *Idem*, *St. Gereon in Köln u. d. sogenannte Tempel d. Minerva Medica in Rom*, *Jahrb. d. Röm. Germ. Zentralmuseums Mainz*, 4. Jahr., 1957, 123 sq. *Idem*, *Das Baptisterium zu Nocera Superiore*, *Rivista di arch. christ.* 1940 fasc. 1-2; *idem*, *Vom römischen z. christlichen Rundbau*, *Museum helveticum*, t. 8, fasc. 1951, p. 260-270.

une boete cylindrique en plomb (en 1721) qui renfermoit les os du martyr avec un couteau et une petite bouteille, marques du martyr, cette boete quadroit fort bien avec le trou de la pierre dont j'ai parlé...»<sup>1</sup>. Celle-ci avait huit pouces de hauteur et portait l'inscription VIII XXX. Que ce soit l'une ou l'autre de ces cassettes en plomb, la description de la colonne est suffisante pour qu'on puisse en donner un dessin schématique (fig. 2 A). Elle nous permet de constater qu'il s'agit d'un autel-cippe avec cavité circulaire dans le haut pour contenir les reliques.

Fernand Benoit nous a donné un inventaire de ces autels-cippe, assez nombreux, de Provence et du Sud de la France<sup>2</sup>. Ces piliers rectangulaires, quelquefois en pierre brute, sont tous creusés pour contenir les reliques, beaucoup sont des réemplois d'autels païens avec dédicaces, votifs ou funéraires, auxquels s'est dans la suite substitué l'autel tabulaire mieux adapté aux besoins liturgiques. Dans plusieurs de ces autels on a retrouvé un couvercle s'emboîtant comme à Saint-Victor dans la cavité des reliques, celles-ci très souvent contenues dans des boîtes en lamelles de plomb. On ne nous dit pas si sur ce cippe il y avait des sculptures, comme sur ceux de Provence, chrismes, croix ou encore dédicace païenne, mais c'est peu probable, car ces signes auraient frappé ceux qui ont assisté à la découverte. Les dimensions de l'autel de Saint-Victor sont très semblables à celles des autels de Provence, 64 cm. 8 de haut, sans compter le socle, sur 32 cm. 4 de large. Mais ici nous avons une colonne circulaire et non un cippe quadrangulaire. Je suppose qu'on se sera contenté d'utiliser une colonne antique pour supporter la table de l'autel. Est-ce une coïncidence que sur le chapiteau qui nous a été conservé on retrouve la représentation d'une colonne-autel?

L'aspect intérieur de cette rotonde primitive devait être très coloré et orné. Des actes utilisés par Adon racontent qu'elle était richement décorée, *miro opere decoratam, pluribus ornamentis et magnis possessionibus locupletam et regali liberalitate, quae nunc in oculis nostris fulget*. Nous avons indiqué que

<sup>1</sup> Cf. *Faubourgs de Genève, cit.*, p. 77 sq.

<sup>2</sup> Fernand BENOIT, *Provence historique*, 1954, t. IV, p. 128 sq.

sur le chapiteau conservé on relève partout des traces de polychromie, surtout de rouge cinabre.

*Les origines de Saint-Victor.* A partir de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle les historiens ont supposé que cette église avait été la première cathédrale. Bonivard émet l'opinion que l'évêque y habitait avec ses chanoines avant Saint-Pierre et dit à propos de la tombe d'Ansegisus que d'autres évêques y ont été ensevelis. Archinard, Blavignac, Gosse admettent que Saint-Victor a été la première cathédrale, transférée à Saint-Pierre au XI<sup>e</sup> siècle. Tout cela repose sur une supposition de Jean Senebier ayant rapport avec la sépulture des évêques. Mais il n'existe aucune preuve concernant cette assertion.

Marius Besson a déjà écarté cette hypothèse. Le résultat des fouilles sous la cathédrale de Saint-Pierre montre que le sanctuaire le plus ancien existait déjà sur le même emplacement au début du V<sup>e</sup> siècle, si ce n'est avant<sup>1</sup>. Il faut donc admettre que dès la création du siège épiscopal, après 350, la cathédrale s'est établie au centre du *forum* de basse époque.

On a voulu reconnaître dans Saint-Victor un temple antique, pour y avoir retrouvé une dédicace à Jupiter par *Cassius*. Nous avons montré que l'idée d'un temple antique venait de sa forme circulaire et qu'une dédicace funéraire provenant d'un tombeau ne prouvait pas l'existence d'un édifice religieux païen, mais plutôt d'un cimetière. Mais on peut se demander si la fondation de Sedeleube dans le *suburbium*, soit l'ancienne ville romaine, probablement au milieu de ruines antiques, n'est pas, en effet, due à l'existence d'un lieu de culte des premiers chrétiens, avant l'établissement officiel d'un évêché.

Il est certain qu'une première communauté chrétienne existait dans notre ville bien avant l'établissement de l'évêché<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> L. BLONDEL, *Les premiers édifices chrétiens, cit.*; M. BESSON, *Recherches sur les origines des évêchés de Genève, Lausanne, Sion, 1906, p. 74-86.*

<sup>2</sup> Cf. pour cette période entre autres Marius BESSON, *Nos origines chrétiennes, étude sur les commencements du christianisme en Suisse romande, Fribourg 1921*; P.-E. MARTIN, *Les origines de la civitas et de l'évêché de Genève, Mélanges Ch. Gilliard, Lausanne, 1944, p. 82-92*; *idem. Histoire de Genève des origines à 1798, 1951, t. I, p. 47-49*; *idem, La fin de la domination romaine en Suisse et l'occupation germanique, B. H. G., VI, p. 3-30, etc.*

La proximité de Lyon et de la vallée du Rhône où, dès la fin du I<sup>er</sup> siècle, il y avait une église chrétienne constituée, nous en donne la certitude. La distance entre Lyon ou Vienne et Genève, en empruntant les routes antiques encore en usage, n'excédait pas deux jours avec les postes et les relais. De plus le diocèse de Lyon était limitrophe de celui de Genève du côté du Jura. Cette première église de Lyon, certainement la plus ancienne des Gaules, avait à sa tête l'évêque Pothin. Pothin était disciple de saint Polycarpe, évêque de Smyrne, saint Polycarpe lui-même disciple de l'apôtre Jean. L'influence des chrétiens de l'Orient sur la propagation du christianisme dans nos régions, depuis longtemps reconnue, est prouvée par les noms des martyrs de la persécution de Lyon, originaires de Pergame ou de Phrygie, et par la lettre (conservée par Eusèbe) adressée aux frères d'Asie et de Phrygie. Il devait en être de même à Genève, ancien nœud commercial, grâce aux marchands grecs et syriens. On peut estimer que dès la seconde moitié du III<sup>e</sup> siècle, il existait une communauté chrétienne comme dans les autres villes de la région rhodanienne.

Plusieurs documents archéologiques témoignent de l'extension du culte chrétien à Genève, ils datent tous des IV<sup>e</sup> et V<sup>e</sup> siècles, sauf un calice syrien trouvé dans le Rhône, peut-être plus ancien<sup>1</sup>. L'autel de style constantinien de l'église de Saint-Germain, semblable à des sculptures recueillies à Marseille témoigne de l'art de cette époque<sup>2</sup>. On connaît encore une grande dalle épaisse de 0 m. 96 sur 0 m. 416 avec les signes A et Ω encadrant le chrisme et un début d'inscription. Cette pièce décrite et dessinée par Blavignac, malheureusement abandonnée dans un chantier, puis détruite, provenait de la porte du Bourg-de-Four. Elle ne faisait pas partie des fondations, mais avait servi de contre-cœur pour une cheminée dans un logement au-dessus de la porte<sup>3</sup>. Il est probable qu'elle ne provenait pas d'une église mais d'un sarcophage et d'un cimetière

<sup>1</sup> L. BRÉHIER, *Le calice d'argent du Musée de Genève*, Genava, III, p. 121.

<sup>2</sup> L. BLONDEL, *Sculptures des débuts de l'art chrétien à Genève*, *Mélanges Soc. Aux. du Musée*, 1922, p. 67 sq.; J. P. KIRSCH, *Genava*, III, p. 111-120; W. DEONNA, *Pierres sculptées de la vieille Genève*, 1929, n<sup>o</sup> 217.

<sup>3</sup> J. D. BLAVIGNAC, *Etudes sur Genève*, 1879, I, p. 211.

du suburbain. Elle est contemporaine du chrisme de Sion daté de 377. De même les lampes avec symboles chrétiens (sauf une, découverte à Saint-Pierre) ont été recueillies sur le plateau de Saint-Victor ou à la rue Etienne-Dumont hors les murs de la cité. J. B. de Rossi estimait que ces lampes n'étaient pas seulement sépulcrales, mais pouvaient être des étrennes baptismales conservées dans les familles. On a constaté que le premier exemple daté représentant l'A et l'Ω en France est de 347 et que ce symbole subsiste jusque vers 540.

A Genève, comme ailleurs, à Lyon, Vienne, Arles, et en d'autres cités, les premières communautés chrétiennes se réunissaient dans le suburbain, près de cimetières déjà existants, et non au centre de la ville, où s'élevaient encore des temples païens. Ce n'est qu'après l'édit de Constantin qu'elles purent installer l'*ecclesia publica* au centre des cités. La tradition récente d'une cathédrale à Saint-Victor ne peut être retenue, mais il n'est pas impossible qu'un premier sanctuaire chrétien, une chapelle dans un cimetière, se soit élevée sur cet emplacement. On ne voit pas autrement pourquoi Sedeleube aurait choisi un lieu aussi écarté pour y fonder son sanctuaire. De plus, provenant de la même région nous avons trois inscriptions chrétiennes des V<sup>e</sup> et VI<sup>e</sup> siècles, l'une perdue, déclarée fautive à tort<sup>1</sup>. Nous connaissons plusieurs emplacements de cimetières romains et paléo-chrétiens dans le suburbain, au Vieux-Collège, près du Collège, sur le plateau des Tranchées, au haut de la rue Beauregard, et certainement à Saint-Victor (fig. 3).

Dans le récit du pseudo-Frédégaire où Aurélien patrice vient au nom de Clovis demander la main de Clotilde, il est question des deux sœurs Clotilde et Sedeleube soignant et lavant les pieds des pèlerins. Bien qu'en partie légendaire, ce récit nous indiquerait, non le palais royal, mais l'existence d'un hospice charitable ou même, comme le suggère Mgr Besson, une maison de prière près d'une chapelle. Ce serait Saint-Victor, car nous savons qu'à cause des luttes de famille, Gondebaud avait exilé ces princesses, qui vivaient à l'écart, non plus à la cour de Lyon, mais à Genève. C'est Grégoire

<sup>1</sup> Pour les lampes : J. B. DE ROSSI, *M.D.G.*, 4<sup>o</sup>, t. I, p. 1-12. Inscriptions : W. DEONNA, *Pierres sculptées, cit.*, nos 227, 228, 231, 232.



de Tours qui parle de cet exil ; on a contesté cette affirmation, cependant elle semble exacte si on la replace dans la succession des événements : meurtre de Hilperic II, de sa femme, peut-être de deux fils et, comme conséquence, éloignement de la cour de

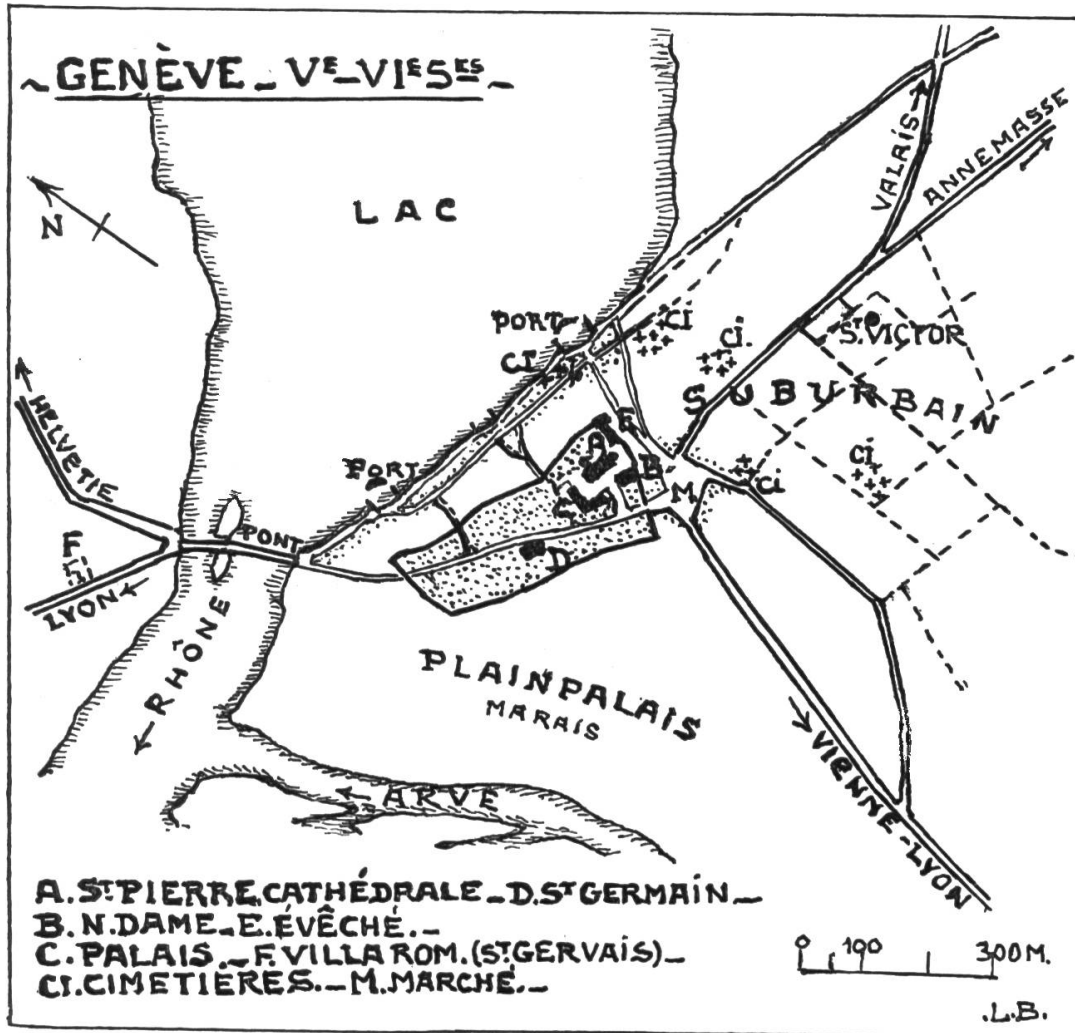


FIG. 3. — GENÈVE ET SON SUBURBAIN. V<sup>e</sup>-VI<sup>e</sup> SIÈCLES

Lyon de Sedeleube et Clotilde, filles de ce même Hilperic. La tante de ces deux sœurs, la reine Théodolinde, femme de Godegisèle, catholique, résidant à Genève, ne serait pas étrangère à la fondation de Saint-Victor. Sedeleube, qui avait pris le nom de Chrona, continua, après le départ de Clotilde à la cour franque, de vivre auprès du sanctuaire qu'elle avait fondé.

La plupart des historiens sont d'accord pour fixer cette fondation entre 473 et 502 ; compte tenu des événements qui

se sont passé dans le royaume, on peut déterminer une date plus précise : la fondation aurait eu lieu entre le moment où Gondebaud est devenu roi principal, soit vers 480 et celui où Clotilde est partie pour la cour franque (493). La période d'après 500 est trop tardive, car à ce moment la ville avait été assiégée et Godegisèle tué à Vienne. Si Hilperic II n'a été tué que vers 490, il faudrait même reporter la fondation de Saint-Victor entre cette date et 493, mais l'assassinat d'Hilperic est d'une date très incertaine et les deux sœurs sont peut-être venues à Genève auparavant. Selon l'avis de Coville, Hilperic a disparu très peu après 480.

#### L'EXTENSION DU CHRISTIANISME ET LA ROYAUTÉ BURGONDE

La période qui est comprise entre 443 et 523, soit entre la première mention des Burgondes dans la *Sapaudia* et la mort du roi Sigismond a revêtu pour Genève une importance toute particulière. L'ancienne cité romaine, qui s'était retirée au haut de sa colline, protégée par de fortes murailles, avait dû abandonner ses riches faubourgs, ses villas de luxe, son quartier établi sur le plateau appelé de nos jours les Tranchées, ruinés par les invasions alémaniques de la fin du III<sup>e</sup> siècle.

La déchéance de la ville, due à la destruction de ses édifices et à la diminution de sa population, était considérable. Le premier élément qui donna une vitalité nouvelle à la cité est venu de l'établissement d'un siège épiscopal dans la seconde moitié du IV<sup>e</sup> siècle, probablement vers 350, par l'évêque de Vienne, presque en même temps que son élévation au rang de cité (vers 378-379). Le territoire de cet évêché comprenait dans son ensemble celui de la *civitas* romaine. Certes au début l'influence de l'épiscopat n'a été que peu importante, cependant l'évêque avait, au même titre qu'un haut fonctionnaire, l'appui officiel de l'administration impériale. L'épiscopat et les clercs constituaient le dernier centre où se perpétuaient la culture et les traditions antiques. C'est grâce à eux que les échanges avec le sud de la France, la vallée rhodanienne, Marseille, Arles, Vienne

et Lyon étaient nombreux et actifs. Vienne, siège de l'archevêché, restait la métropole ecclésiastique de Genève, mais c'est Lyon, la ville la plus rapprochée, qui semble avoir entretenu avec celle-ci les relations les plus fréquentes. Suivant la tradition, la consécration pour la restauration d'Ainay a été faite par Salonius, évêque de Genève.

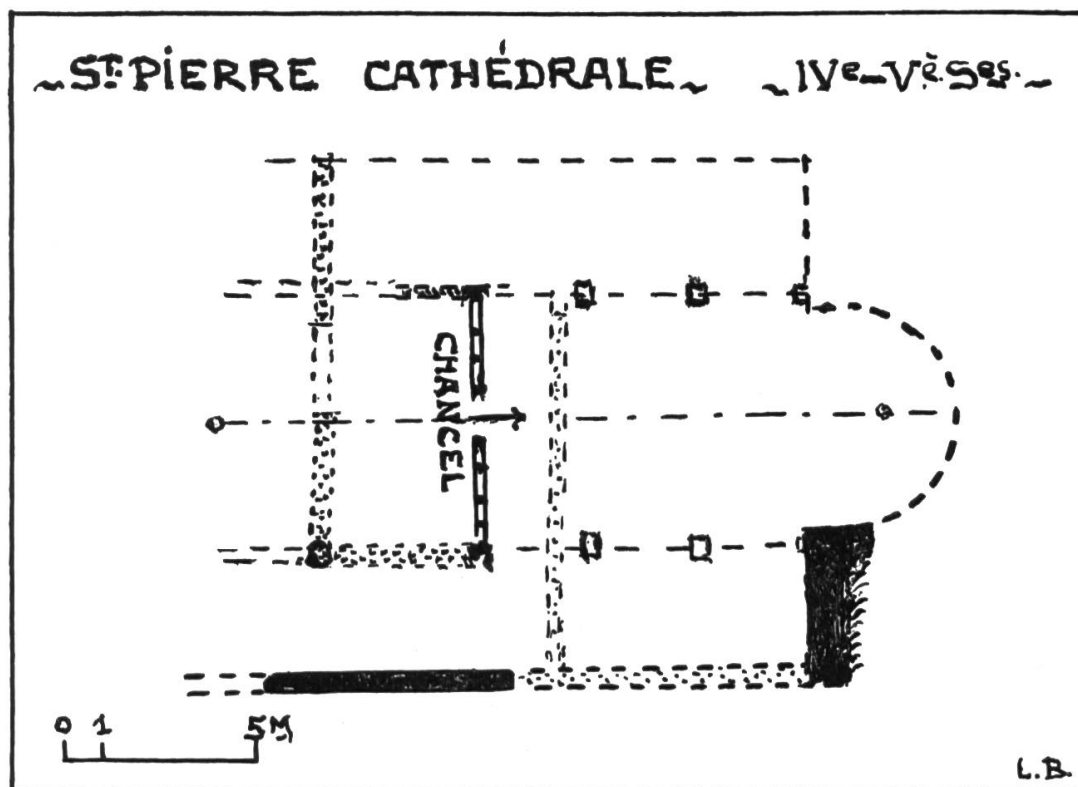


FIG. 4. — PREMIÈRE CATHÉDRALE SAINT-PIERRE

Il ne faut pas non plus négliger les rapports avec Rome, Milan et le nord de l'Italie par les cols des Alpes, importants aussi au point de vue architectural.

Déjà avant l'installation des Burgondes dans notre région, les communications routières et le commerce de transit avaient repris, Genève étant sur le passage entre le midi de la France, la Provence et le Lyonnais pour se rendre sur le plateau suisse et le Rhin. De même les deux routes franchissant les Alpes par le Mont-Joux et le Petit-Saint-Bernard se croisaient au pont de Genève. On constate même une certaine renaissance : des

villas comme la Grange ont été reconstruites. A la Grange on a retrouvé un cimetière barbare près de la villa <sup>1</sup>.

L'importance des évêques dans la vie du pays devenait prépondérante. Ils étaient choisis par les évêques de la province après consultation du clergé et du peuple de la ville, chefs de la communauté, ils administraient les biens de l'Eglise et avaient juridiction sur leurs clercs.

En ce qui concerne les édifices religieux, une première cathédrale, suivant le type latin basilical, s'était installée près de l'emplacement des temples antiques, au centre du *forum* de basse époque, au centre de la cité (fig. 4). Le décor de son chœur, en pierre et mortier coloré, encore romain, était d'un dessin semblable à celui des cancels de la seconde moitié du V<sup>e</sup> siècle retrouvés près de Saint-Honorat aux Aliscamps à Arles, dans le sanctuaire des Saints-Pierre-et-Paul. Deux de ces dalles de cancels recueillies par H. Gosse sont conservées au Musée de Genève <sup>2</sup>. Une clôture ou cancel séparait une partie de la nef du reste de l'église en avant du chœur. Dans la haute ville, à l'emplacement de l'église, plus tard dédiée à saint Germain, avait été fondé vers 400 un sanctuaire montrant l'extension du culte chrétien dans la cité. Mais dans les campagnes les habitants demeuraient encore attachés aux traditions païennes, puisque encore au début du VI<sup>e</sup> siècle saint Avit inaugurait à Annemasse, proche de Genève, une église sur l'emplacement d'un temple et son auditoire devait être encore en partie non converti au christianisme.

A Saint-Germain, on reconnaît des influences nouvelles venant sans doute de l'Orient, avec des sacristies flanquant un chœur circulaire très peu développé mais profond. La nef, divisée en trois travées par des piliers, d'un plan presque carré, était précédée d'un narthex, les proportions employées rappellent à

<sup>1</sup> L. BLONDEL, *La villa romaine de la Grange, Indic. Ant. suisses*, t. 24 n. s., p. 72 sq. Dans ce mémoire nous n'avions pas signalé une série de tombes à dalles au N.-E. de la villa reconstruite après les invasions du III<sup>e</sup> s.

<sup>2</sup> W. DEONNA, *Pierres sculptées, cit.*, n<sup>o</sup> 242. Venant d'Arles n<sup>os</sup> 255, 256, à dater du V<sup>e</sup> s. F. BENOIT, *Basilique de saint Pierre et de saint Paul, cancels paléo-chrétiens, Provence historique*, fasc. 27, 1957; *idem*, *Bulletin monumental*, 1957, p. 217-218. BLAVIGNAC, *M.D.G.*, VIII, pl. II.

la fois les traditions romaines, mais aussi un type hellénistique<sup>1</sup> (fig. 5). Le remarquable autel avec les brebis et les cerfs est encore de style constantinien ; c'est le seul exemple que nous possédons dans notre pays de cet art qu'on retrouve aussi bien à Marseille que dans le nord de l'Italie.

L'influence de saint Eucher, évêque de Lyon, et de son fils Salonius, nommé évêque de Genève, est incontestable dans ce milieu du V<sup>e</sup> siècle ; leur œuvre sera poursuivie par Avit, archevêque de Vienne, avec l'appui de Maxime au début du siècle suivant. Soit Eucher soit Salonius avaient vécu à Lérins. Ces dignitaires de l'Eglise, fins lettrés, derniers représentants de la culture romaine, au courant des doctrines théologiques et du monachisme oriental introduit à Lérins et à Saint-Victor de Marseille par Cassien, ont eu une action certaine sur l'architecture religieuse dans notre pays. Les rapports des lieux saints de la Syrie et de l'Egypte avec le sud de la France étaient constants, saint Honorat le fondateur de Lérins a été évêque d'Arles de 426 à 429, Saint Hilaire, successeur d'Honorat au même siège d'Arles (429-449) investit Jacques au siège de Moûtiers en Tarentaise, diocèse proche de Genève. Nous pourrions multiplier les exemples de ces rapports entre les villes du Rhône et notre cité, ainsi que de la propagation de l'influence chrétienne jusque dans notre région.

Par le col du Mont-Joux, le christianisme avait pénétré déjà à la fin du IV<sup>e</sup> siècle dans le Valais, une église était constituée avec l'évêque Théodore, qui vécut dans l'entourage de saint Ambroise de Milan. Théodore fondait la première chapelle à Agaune<sup>2</sup>. Genève se trouvait à la jonction de ces deux courants provenant du nord de l'Italie et de la vallée du Rhône. Ce fait explique qu'il n'est pas facile de discerner dans l'architecture de cette époque la part respective des influences, car soit Milan, soit le sud de la France, sur la base commune des procédés constructifs romains, ont reçu des apports de l'Orient.

Un événement politique important en 443 vient transformer notre pays encore complètement romain, c'est l'établissement

<sup>1</sup> L. BLONDEL, *Premiers édifices chrétiens, cit., Genova, XI, p. 86 sq. Idem, L'art du haut moyen âge, cit., p. 275.*

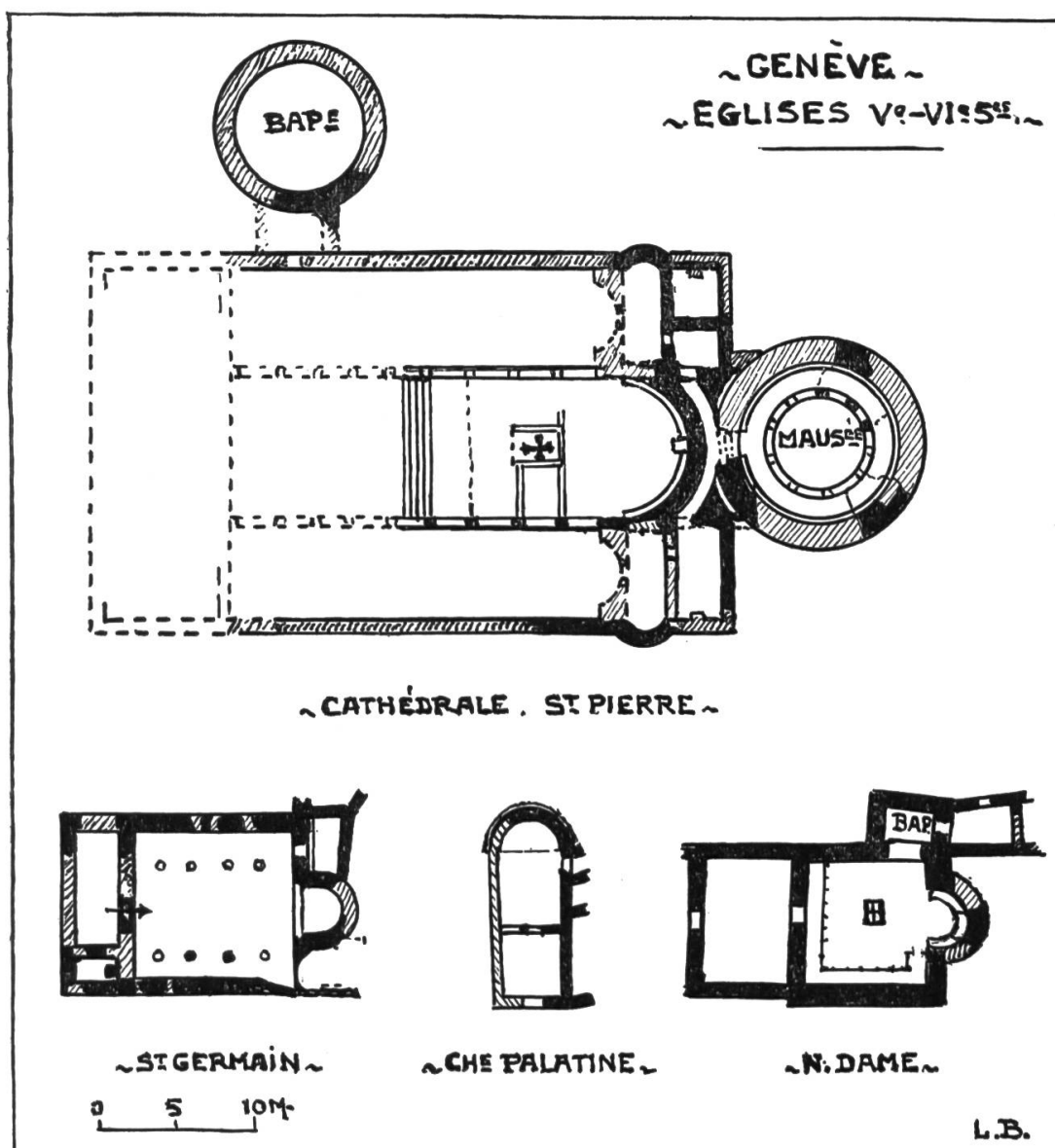
<sup>2</sup> L. BLONDEL, *Les basiliques d'Agaune, Vallesia, III, 1948, p. 18 sq.*

des Burgondes dans la *Sapaudia* <sup>1</sup>. On a beaucoup discuté sur les causes de leur établissement dans notre région, et les limites mêmes de cette *Sapaudia* sont mal connues. Mais il n'est pas douteux que suivant la politique de l'Empire cherchant à opposer des peuples germaniques à d'autres peuples barbares, les Romains ont voulu couvrir en arrière du *limes* du Rhin, peu à peu abandonné, la barrière des Alpes sur le Léman et le Rhône. L'hypothèse selon laquelle les populations excédées par les impôts auraient fait appel aux Burgondes ne peut être retenue. Du reste, l'existence d'un fort comme celui de Chancy témoigne bien de cette défense militaire établie le long du Rhône, en rapport avec les fortifications de Genève couvrant le passage du pont. Il existait certainement d'autres points fortifiés sur cette ligne du Léman et du Rhône.

Au début, tout au moins, les Burgondes se considéraient comme alliés de l'Empire, ce qui explique leur tolérance vis-à-vis de la population autochtone, dont ils partageaient les terres. Ceci explique aussi leur assimilation assez rapide aux usages et à la civilisation du pays. Cependant, il est probable que leurs familles ont conservé longtemps encore leur langue, plus tard qu'on ne le croit car, suivant l'opinion de Ferdinand de Saussure, ils n'auraient pas laissé leur nom à de nombreuses localités de la région du Léman si cette influence n'avait pas été assez durable <sup>2</sup>. Ils gardèrent la structure de l'administration romaine, mais avec l'institution de comtes répartis dans les différentes parties du royaume. Au point de vue religieux, leur qualité d'ariens a soulevé maintes difficultés vis-à-vis du clergé catholique, difficultés encore très vives à l'époque d'Avit, de Gondebaud et de Sigismond. Cependant, même à la cour, il y avait des membres de la famille royale acquis à l'orthodoxie, il semble du reste qu'à l'origine le peuple n'était pas arien mais orthodoxe.

<sup>1</sup> Nous ne traitons pas ici le problème des limites de la *Sapaudia*. Voir entre autres pour cette période : P.-E. MARTIN, *Etudes critiques sur la Suisse à l'époque mérovingienne*, 1910 ; Alfred COVILLE, *Recherches sur l'histoire de Lyon du V<sup>e</sup> au IX<sup>e</sup> siècle*, 1928 ; Ludwig SCHMIDT, *Geschichte d. deutschen Stämme bis z. Ausgang d. Völkerwanderung*, 1941 ; les ouvrages de Mgr Besson, *cit.*, etc. Pour Carathène, Konrad SCHNEIDER, *Rev. hist. suisse*, 1939, p. 77 sq.

<sup>2</sup> Ferd. DE SAUSSURE, *Les Burgondes et la langue burgonde en pays romand*, B. H. G., III, p. 9.

FIG. 5. — ÉGLISES, V<sup>e</sup>-VI<sup>e</sup> SIÈCLES

On ne sait rien des Burgondes entre 443 et 451, date à laquelle ils subissent de fortes pertes devant Troyes.

Genève a été la première capitale des Burgondes au moment de leur établissement dans la *Sapaudia* (annexe I). La capitale principale du royaume n'a été transférée d'une manière permanente à Lyon qu'après 470 et Vienne a été occupée à peu près à la même date. Gundioch résidait encore à Genève avant 457, de même que son frère Hilperic I<sup>er</sup>, devenu seul roi après la mort de Gundioch. Hilperic, entre 457 et 470, a vécu d'abord à

Genève puis à Lyon, il est mort vers 480. La situation se complique avec Gondebaud, devenu roi principal vers 480, résidant à Lyon, car ses frères Godegisèle et Hilperic II avaient conservé, suivant un usage germanique, une partie de la royauté. Nous savons que Godegisèle était roi à Genève et qu'il a dû séjourner à Vienne, où il fut tué par son frère Gondebaud vers 500. Bien qu'il y ait eu un palais royal à Vienne, il ne semble pas que ce fut là un lieu de résidence permanent. On ne sait pas où vivait Hilperic II, tué dit-on par son frère Gondebaud peu après 480. Toute la politique de Gondebaud tendait à éliminer ces royautés secondaires, ce qui explique l'antagonisme de Godegisèle, allié de Clovis, contre son frère.

Les conséquences des luttes intestines entre Gondebaud et Godegisèle ont eu pour résultat l'incendie de Genève, prise après un siège, la ville étant défendue par les partisans de Godegisèle. Cet incendie qu'on peut situer vers 500-501, et dont j'ai retrouvé des traces, a détruit la cathédrale et toute une partie de la haute ville. C'est probablement à ce moment que la plupart des édifices antiques qui avaient subsisté furent détruits. Une inscription encore conservée, dont la restitution reste assez douteuse, indique une restauration de l'enceinte faite aux frais de Gondebaud, mais c'est surtout grâce à l'action de son fils Sigismond, consacré roi encore du vivant de son père, en 516, dans sa villa royale de Carouge, que ces travaux ont dû être exécutés.

#### LES ÉDIFICES ÉLEVÉS À L'ÉPOQUE BURGONDE

Sigismond semble avoir passé sa jeunesse à Genève jusqu'au moment où il fut couronné roi. Après de longues indécisions et discussions avec le clergé romain, il se convertit à l'orthodoxie et abandonna l'arianisme. Une des preuves de sa conversion est la fondation, en 515, de l'abbaye d'Agaune en l'honneur de saint Maurice et des martyrs thébains ; Avit, comme archevêque, et Maxime, comme évêque de Genève, ont eu une influence décisive sur Sigismond pour cette fondation. Cette région de la Bourgondie, le bassin du Léman, le Valais, ont bénéficié des





CHAPITEAUX PROVENANT DE SAINT-VICTOR

VIII<sup>e</sup> SIÈCLE

faveurs du roi. Sigismond a fait reconstruire la cathédrale Saint-Pierre, entre 513-517, sur un plan plus vaste que la basilique précédente et suivant des principes architecturaux nouveaux (fig. 5). Derrière cette cathédrale, contenant des reliques de saint Pierre demandées au pape Symmaque, il fit édifier un mausolée circulaire destiné à servir de tombeau à la dynastie royale. Ce désir ne fut pas exaucé, car il fut assassiné avec sa famille près d'Orléans et leurs corps ensevelis dans l'église de Saint-Sigismond à Agaune <sup>1</sup>.

La construction de chapelles funéraires semblables, qu'elles fussent élevées par des rois Burgondes ou Ostrogoths, suivait la tradition des mausolées impériaux; le plus célèbre a été celui de Constantin édifié derrière le chœur des Saints-Apôtres à Constantinople. Gondebaud connaissait bien les monuments et usages de l'Empire car, comme patrice, il avait fait des campagnes en Italie, jusqu'à Rome, contribuant à la déposition d'Anthemius (473-474).

Ce qui a renforcé notre conviction que la rotonde derrière Saint-Pierre n'était pas une simple chapelle terminale en prolongement du chœur, comme un certain nombre d'autres en France, étudiées par Jean Hubert, c'est l'existence du tombeau de Théodoric à Ravenne, construit encore de son vivant. Théodoric était le beau-père de Sigismond qui avait épousé en premières noces sa fille Ostrogothe. Il a survécu trois ans à Sigismond. Nous n'avons pas ici une simple coïncidence entre la forme circulaire du mausolée de Ravenne et celle du mausolée de Genève, elles procèdent toutes deux de la même tradition. Sans doute, du point de vue architectural, sont-ils différents, bien que tous deux à plan central; de plus, alors que Théodoric, resté arien, a suivi l'usage antique en faisant édifier son tombeau à la périphérie de la ville, Sigismond a tenu à rattacher son mausolée à la cathédrale, au centre même de la cité. Sa conver-

<sup>1</sup> Cf. note 1, p. 237. André Grabar, en 1946, sans connaître mon étude sur la cathédrale parue en 1933 était arrivé aux mêmes conclusions pour la rotonde, de même J. Hubert. A. GRABAR, *Martyrium, recherches sur le culte des reliques et l'art chrétien antique*, I, p. 494; J. HUBERT, *L'art préroman*, 1938, p. 53 sq.; du même: *Les églises à rotonde orientale, Art du haut moyen âge, Actes du III<sup>e</sup> congrès intern. pour l'étude du haut moyen âge, 1951* (paru en 1954), p. 309 sq.; L. BLONDEL, même congrès, p. 277.

sion à l'orthodoxie a dû prévaloir pour le choix de cet emplacement voisin du sanctuaire. Il est probable que Sigismond qui, dès son enfance avait vu le mausolée de Saint-Victor, s'en est inspiré. Nous avons déjà examiné les analogies de plan entre ces deux monuments. La construction de Saint-Victor était antérieure d'au moins vingt ans.

Peut-être Sigismond, qui avait dès son enfance vécu près du sanctuaire élevé par Sedeleube en l'honneur des trois saints attribués à la légion thébaine, fut-il amené, après sa conversion à l'orthodoxie, à envisager la fondation de l'abbaye d'Agaune au lieu même où la tradition situait le martyr des légionnaires<sup>1</sup>. L'influence de l'évêque Maxime, renforcée par l'habile politique d'Avit, ne pouvait qu'encourager le roi à réaliser cette fondation pour mieux lutter contre l'arianisme.

La nouvelle cathédrale Saint-Pierre présentait un plan avec trois nefs séparées par des colonnes. La nef centrale était interrompue par un large escalier conduisant au *presbyterium* surélevé. Au centre du *presbyterium* s'élevait l'autel surmontant une confession. Un portique, probablement avec une galerie, formait l'entrée au haut des escaliers. Le chœur semi-circulaire était pourvu d'un banc presbytéral encadrant le siège épiscopal. Nous ne connaissons pas le plan exact de la terminaison orientale des nefs latérales, on sait seulement qu'à leur extrémité il existait des salles avec exèdres sur les faces extérieures ; peut-être que du côté intérieur il y avait aussi les mêmes niches ou exèdres. Dans ce cas, nous aurions la disposition bien connue des vestibules qu'on retrouve au baptistère du Latran, à Sainte-Constance de Rome, à la chapelle de Saint-Aquilin, annexe de Saint-Laurent à Milan, et aussi, mais à une date plus tardive, à Saint-Vital de Ravenne. Ce qui nous inclinerait à voir ici ce plan à doubles niches latérales, c'est que nous avons effectivement des vestibules donnant accès aux couloirs semi-circulaires conduisant à la rotonde funéraire. Derrière ces vestibules, il

<sup>1</sup> Il est probable que les saints, entre autres Victor, qu'on attribuait à la légion thébaine avaient une origine orientale, mais à l'époque de Sedeleube on les rattachait aux martyrs d'Agaune. Le nom de Chrona que prit Sedeleube avait la même origine, Victor et Chrona étant des martyrs syriens. D. VAN BERCHEM, *Le martyre de la Légion Thébaine*, 1956, p. 27, 44, 51.

existait encore des salles ou sacristies. La nef centrale n'était certainement pas voûtées, mais avec charpentes apparentes. On ne connaît pas la partie antérieure de l'église, qui n'a jamais fait l'objet de fouilles, mais elle devait, probablement avec un narthex, avoir à peu près la même longueur de ce côté que la cathédrale du XII<sup>e</sup> siècle <sup>1</sup>. Correspondant à la deuxième travée actuelle, à l'extérieur de la façade nord, on a reconnu une partie du baptistère circulaire détruit pour créer le cloître du moyen âge. Les chapiteaux et entablements retrouvés sont semblables à ceux de la décadence romaine, plusieurs doivent être des réemplois d'édifices antiques, ils étaient revêtus d'une couleur blanche. D'autres fragments, décorés de stuc rappelant l'albâtre, sont très fouillés et d'un style raffiné ; ils proviennent sans doute d'autels. Dans leur ensemble, les caractères de cette basilique sont certainement empruntés à l'architecture romaine, mais sont aussi ceux qu'on retrouve, soit en Orient, soit dans l'Afrique du Nord en ce début du VI<sup>e</sup> siècle. Les divisions et sacristies accompagnant le chœur presbytéral se rencontrent en effet fréquemment dans ces édifices. La disposition de l'autel en avant du chœur au centre du *presbyterium* a subsisté dans le nord de l'Italie jusqu'au VI<sup>e</sup> siècle <sup>2</sup>.

Un autre sanctuaire, voisin de la cathédrale, était la chapelle épiscopale de Notre-Dame, avec un baptistère particulier <sup>3</sup>. C'est aussi une fondation de la fin du V<sup>e</sup> ou début du VI<sup>e</sup> siècle (fig. 5). Cet édifice, réservé aux ordinations et services dépendant directement de l'évêque et de son clergé, affecte un plan semblable à ceux des *martyria*, presque carré, précédé d'un grand narthex pour les fidèles. La salle carrée avait en son centre l'autel surmontant une confession ; le chœur semi-circulaire, avec banc presbytéral, s'ouvrait à l'est du sanctuaire réservé au clergé. Donnant sur ce sanctuaire, s'élevait un baptistère carré. A l'époque carolingienne, la confession est complétée par une

<sup>1</sup> Cf. L. BLONDEL, *Les premiers édifices chrétiens*, cit., avec la bibliographie.

<sup>2</sup> PAOLO VERZONE, *L'architettura religiosa dell'alto medio evo nell'Italia settentrionale*, Milano, 1942, p. 164.

<sup>3</sup> L. BLONDEL, *Le temple de l'Auditoire, ancienne église de Notre-Dame-la-Neuve, Genava*, n. s. V, 1957, p. 97 sq. Nous ne traitons pas ici de la Madeleine et de Saint-Gervais qui sont postérieurs au VI<sup>e</sup> s.

crypte et un cancel avec couloir latéral entourant le *presbyterium*, pour permettre aux fidèles de se rendre à cette crypte, sans pénétrer dans le *presbyterium*. Peut-être cette crypte contenait-elle le tombeau du fondateur, qui pourrait être saint Salonius. En tout cas cet édifice avait un caractère funéraire et, par sa disposition, constituait avec la cathédrale voisine l'ensemble des doubles églises épiscopales. La maison de l'évêque ne paraît pas avoir changé de place, au cours des siècles, située derrière la cathédrale sur les murs de l'enceinte romaine.

Alors que les édifices religieux, à la fin du V<sup>e</sup> et au début du siècle suivant, offrent par leur plan et leur architecture une conception nouvelle empruntée pour une part à l'influence méditerranéenne, les édifices civils, par contre, ne subissent aucune modification. Les Burgondes, que ce soit à Lyon, à Vienne ou à Genève, ont vécu dans d'anciens édifices romains qu'ils ont rénovés. Ils n'ont pas créé une nouvelle architecture. Leur palais à Genève, non loin de la cathédrale, sur l'emplacement du *forum* antique s'est installé dans le *praetorium* romain et aussi, pour une part, dans d'anciens thermes<sup>1</sup>. Une des salles de bains terminée en hémicycle a été transformée en chapelle (fig. 5), une autre, plus importante, semble avoir servi comme salle de réception du palais. Des mosaïques à fond d'or ornaient les parois avec des smaltes vitrifiés. Dans les déblais on a relevé des coupes imitant la vaisselle d'argent ou d'or et aussi des poteries dites visigothiques provenant certainement du sud des Gaules. Dans l'ensemble ces constructions ne différaient pas de celles de la décadence romaine.

Nous ne sommes pas renseignés sur les architectes de cette époque. Si les dignitaires de l'église ont pu influencer les dispositions générales des sanctuaires, ils ont dû faire appel à des maîtres d'œuvre qualifiés. Subsistait-il encore dans nos régions des constructeurs capables ? Il semble plus probable qu'ils aient fait appel à des étrangers. Saint Avit, dans plusieurs de ses homélies, fait allusion à l'habileté des architectes, mais sans aucune précision<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> L. BLONDEL, *Praetorium, palais burgonde, Genava*, XVIII, p. 69-87.

<sup>2</sup> Entre autres dans une de ses homélies ; cf. Charles PERRAT, Amable AUDIN, *Alcini Ecdicii Aviti... homilia dicta in dedicatione superioris*

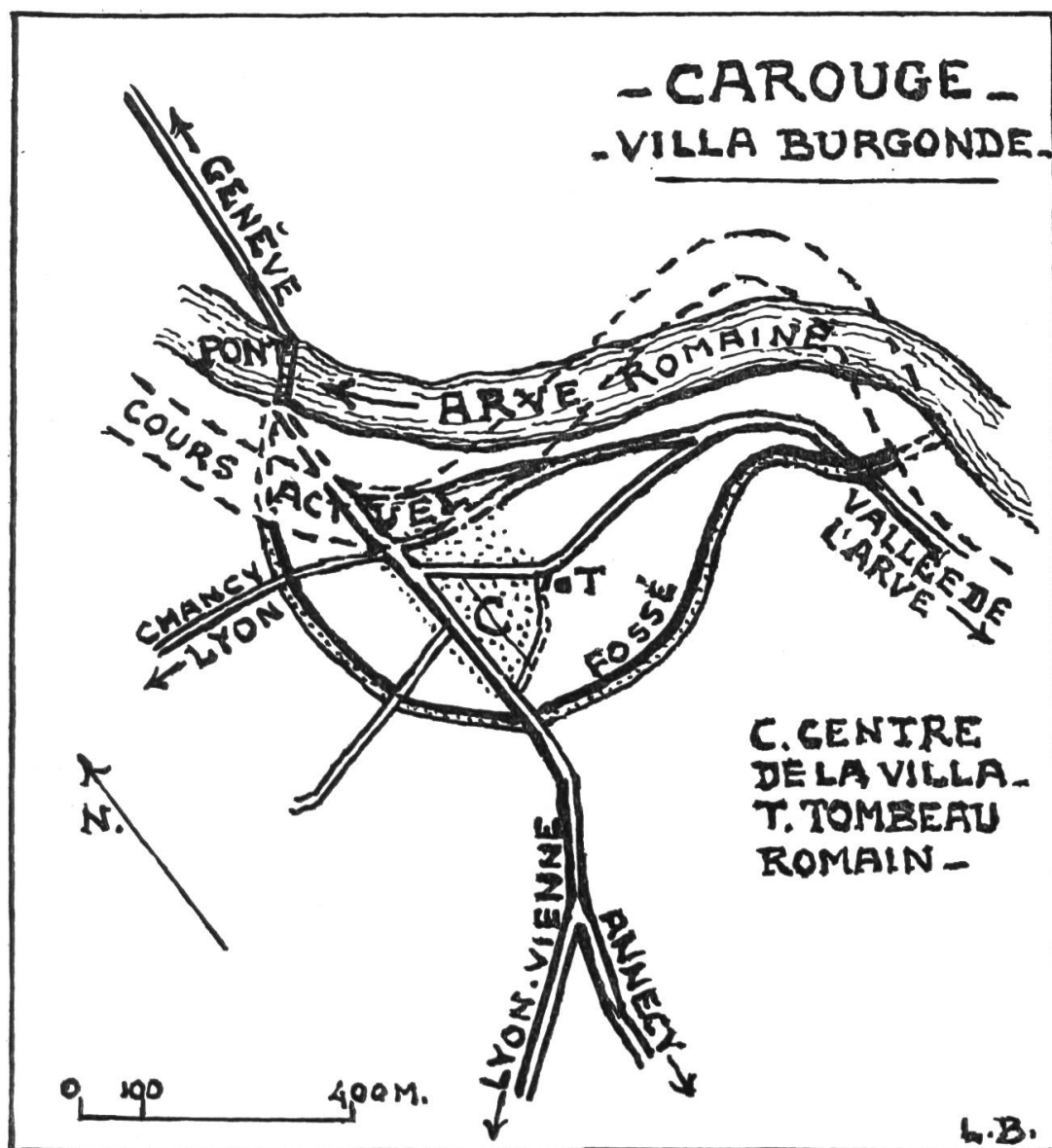


FIG. 6. — CAROUGE, VILLA BURGONDE

Une des seules grandes villas des rois burgondes désignée par les textes, avec celle d'Ambérieux dans les Dombes, est celle de Carouge, aux portes de Genève (fig. 6). C'est là que, du vivant de son père, Sigismond a été couronné roi en 516. Nous avons montré, dans une étude particulière, que le pourtour de cette villa, dont le noyau était une ancienne villa romaine,

*basilicae*, *Studi in onore di Aristide Calderini e Roberto Paribeni*, vol. 2, 1957, p. 437, basilique identifiée avec Saint-Irénée à Lyon et non Genève ou Saint-André-le-Bas à Vienne.

était encerclé par un canal dérivé de l'Arve<sup>1</sup>. Le cours de l'Arve au N.-E. et ce canal pourvu de haies et de barrières dans les autres directions en délimitaient le périmètre. Depuis cette époque, l'Arve a rongé une partie de ces terrains et le pont a été maintes fois déplacé. Toute cette surface étant bâtie, nous n'avons pu retrouver les traces des édifices, pour la plupart sans doute en bois. Ces bâtiments auraient pu nous donner une idée des résidences royales à la campagne. Ils devaient être très semblables à ceux qui nous sont décrits dans les Nibelungen, grandes salles de festin entourées de dépendances pour les serviteurs, les hommes d'armes, d'écuries, d'ateliers et de forges. Seuls des instruments et outils en fer et des armes ont été recueillis sur cet emplacement. La forme générale dessinée par les fossés nous indique un plan d'origine germanique. Vers le centre se croisaient les voies qui partaient en étoile dans toute les directions ; c'était bien le carrefour qui a donné son nom à la localité.

Les constructions militaires, là où elles n'utilisaient pas d'anciens forts romains, comme à Chancy, devaient être établies en bois avec des levées de terre. Mais presque partout, que ce soient celles des villes ou encore les tours défendant les cluses de la montagne, les Burgondes avaient trouvé, déjà à leur arrivée dans le pays, des fortifications antiques. En effet, après les invasions de la fin du III<sup>e</sup> siècle, les cités les plus importantes avaient été pourvues d'enceintes massives ; c'était le cas pour Genève. A Chancy, des poteries grossières de basse époque et un fauchart mérovingien nous prouvent une occupation de la forteresse au moins pendant toute la période burgonde<sup>2</sup>.

Nous savons peu de chose des métiers et des arts à cette époque. Cependant, comme à Lyon, les anciennes corporations d'artisans romaines ont dû subsister. La loi Gombette mentionne les esclaves travaillant l'or, l'argent, le fer, le bois, les charpentiers, les tailleurs, à côté des laboureurs et des porchers. On

<sup>1</sup> L. BLONDEL, *Carouge villa romaine et burgonde*, Genava, XVIII, p. 54 sq.

<sup>2</sup> L. BLONDEL, *La villa romaine et le castrum de Montagny-Chancy*, Genava, VII, 1929, p. 138 sq. Pour l'enceinte de Genève, *idem*, Genava, II, p. 109 sq., VII, p. 120 sq., XVIII, p. 35 sq.

mentionne aussi la culture de la vigne. Les cimetières nous ont révélé les belles boucles de ceinturon damasquinées dites burgondes, bien que la plupart datent de l'époque franque. Cependant leurs caractères se retrouvent surtout dans les régions occupées précédemment par les Burgondes. On discute encore pour savoir, d'après leur style et leur caractère, où étaient leurs centres de fabrication. On désigne des localités, à la campagne, très écartées. Il nous semble cependant que les successeurs des *argentarii* romains ne pouvaient avoir, pour un travail aussi délicat, des ateliers que dans les anciennes cités ou des centres d'une certaine importance. Le fait qu'à Genève même, ces ceinturons sont peu nombreux vient de ce que les cimetières ont pendant des siècles été bouleversés par les fortifications. Mais non loin de Genève, à La Balme, dans la vallée de l'Arve près de La Roche, dans une nécropole, on en a retrouvé de très remarquables. Ce cimetière devait dépendre d'une grande villa. Plus récemment on a retrouvé une boucle du même type près d'Etrembières. Nous savons par la loi Gombette que l'ancienne monnaie du temps de Godegisèle, frappée à Genève, a été mise hors de cours par Gondebaud ou son fils Sigismond. Il y avait donc un atelier monétaire à Genève, frappant sans doute à l'imitation des pièces romaines.

Les rois burgondes et les principaux chefs ou comtes possédant de grands domaines ont préféré vivre à la campagne plutôt que dans les cités encloses de murs, seuls les plus riches habitaient en ville. Avec les expéditions de guerre et l'exploitation de leurs terres, la chasse était une de leurs principales occupations.

Malgré les données imparfaites des textes historiques mais grâce aux constatations archéologiques, nous pouvons mieux nous représenter l'aspect de Genève, capitale des Burgondes. Dans la cité, on comptait peu de maisons en pierre; la plupart étaient en bois ou pans de bois, recouvertes de chaume ou de bardeaux. On trouvait probablement encore des restes d'édifices romains épargnés par le feu<sup>1</sup>. Cependant, nous l'avons vu, le suburbain se relève de ses ruines, les rives près du port se reconstruisent. Son rôle, à l'extrémité du plateau suisse, au

<sup>1</sup> Maison en pisé et pans de bois: *Genava*, XIII, p. 47-48 et 55.



croisement des routes qui franchissent le Rhône au pont de l'Île, à l'issue du barrage du lac, reprend une certaine importance. La ville a un aspect fortifié, avec des murs antiques entretenus et réparés, qui subsisteront pendant tout le haut moyen âge.

Le commerce est surtout dû au transit, à l'entrepôt des marchandises. Comme à l'époque romaine, les bois (par flottage), les poteries, les vins, les blés sont les principales matières d'échange. La navigation sur le lac devait être très utilisée, car les routes n'étaient plus aussi bonnes que pendant l'époque impériale. Nous en avons une preuve dans le récit, un peu plus tardif (entre 561 et 593), rapporté par Grégoire de Tours, du voyage d'un prêtre porteur de reliques d'Agaune pour le roi Gontram et surpris par la tempête sur le lac, le bateau étant dirigé par des nautoniers<sup>1</sup>. Le pays devait être bien approvisionné, car nous savons que vers 460 Lupicin, fondateur de Saint-Oyen de Joux, vient à Genève auprès de Hilperic pour lui demander des vivres et des vêtements et que Hilperic ordonne au fisc de fournir au monastère chaque année 300 muids de froment, 300 muids de vin et 100 pièces d'or pour son habillement<sup>2</sup>. Les Burgondes semblent avoir conservé le système fiscal établi par les Romains. Enfin nous savons que sur les rives du Rhône il existait des moulins, près du pont, moulins détruits avec les constructions voisines par les vagues que causa la chute du *Tauredunum* en Valais, en 563<sup>3</sup>. Pendant tout le moyen âge, ces moulins au fil de l'eau pour la mouture du blé, et aussi des forges, formaient le quartier industriel.

L'influence de cette capitale burgonde sera surtout manifeste par les créations architecturales de ses sanctuaires, dues à son épiscopat et à l'appui du roi Sigismond. On peut suivre ses effets dans la construction de la nouvelle basilique d'Agaune et dans d'autres églises de la Bourgogne transjurane<sup>4</sup>. Les résultats des nouvelles découvertes archéologiques permettront toujours mieux de comprendre cette évolution de l'architecture

<sup>1</sup> *Reg. gen.* n° 73.

<sup>2</sup> *Reg. gen.* n° 40.

<sup>3</sup> *Reg. gen.* n° 68.

<sup>4</sup> On vient de retrouver à Ardon (Valais) des sanctuaires paléo-chrétiens directement influencés par Agaune.

religieuse à cette époque, époque de transition entre l'architecture romaine et l'architecture mérovingienne. Mais cette évolution ne s'est pas seulement manifestée dans notre région, mais probablement aussi plus loin, quand on sait que Clotilde, convertissant Clovis, est devenue la première reine chrétienne des Francs.

Il serait intéressant de rechercher certaines filiations par Clotilde, à la fois reine des Francs et princesse burgonde, fondant à Paris avec Clovis, en 515, la basilique votive des Saints-Apôtres (Sainte-Geneviève-du-Mont). Plus tard, entre 530 et 545, Clotilde fera construire une nouvelle église avec établissement monastique à Saint-Germain d'Auxerre sur la chapelle que saint Germain avait fait édifier et où il avait été enseveli (448) avec des reliques et sous l'invocation de saint Maurice. Saint Germain, honoré sur la route de Ravenne, où il est mort, avait certainement passé par Agaune. Encore en 862 on transportera à Auxerre le chef de saint Innocent. La chapelle primitive funéraire de Saint-Germain, ou peut-être plutôt celle de la basilique de Clotilde, ne devait pas être sans analogie avec la première basilique de Saint-Maurice contre le rocher<sup>1</sup>.

Après la fondation de l'abbaye d'Agaune en 515, fondation due aux mêmes personnalités religieuses qu'à Genève pour la cathédrale, l'extension du culte des martyrs thébains ne fera que s'étendre. Clotilde, qui avait vécu les tragédies de la famille royale, connaissait bien Agaune et ses pèlerinages les plus importants de la Bourgogne où les foules se pressaient sur les tombes des martyrs et aussi sur celles de Sigismond et de sa famille.

Par la route d'Italie, passant les Alpes au Mont-Joux, les pèlerins gagnaient après le défilé d'Agaune les rives du Léman, puis le Jura et la Bourgogne. Un embranchement de la grande route romaine les conduisait par Genève à la vallée rhodanienne, une autre voie antique se dirigeait par le plateau suisse sur la Germanie. Nous ne pouvons ici rappeler toutes les églises et les sanctuaires de Bourgogne et des Gaules où s'est répandu

<sup>1</sup> R. LOUIS, *Les églises d'Auxerre des origines au XI<sup>e</sup> siècle*, 1952. *Idem*, *Revue archéologique de l'est et du centre est*, IX, 1958, p. 280; V, 1954, p. 380-387; Paolo VERZONE, *Le absidi poligonali del IV e V secolo*, *Art du haut moyen âge*, III<sup>e</sup> congrès intern. pour l'étude du haut moyen âge, cit., p. 35 sq.

le culte de saint Maurice et des Thébains, de même que dans le nord de l'Italie. A Vienne, l'évêque Eoldus, à la fin du VII<sup>e</sup> siècle, adjoignait à la cathédrale un oratoire à saint Maurice ; à Dijon, déjà au début du VI<sup>e</sup> siècle, l'église dédiée à saint Maurice<sup>1</sup>, plus tard à saint Bénigne, démontrait des rapports étroits avec Agaune ; à Tours on vénérât les reliques des martyrs et c'est là que Clotilde s'était retirée et était morte, en 543. Au VIII<sup>e</sup> siècle, l'évêque Willicaire, à la fois abbé de Saint-Maurice et évêque de Sion, était nommé archevêque de Sens et des Gaules<sup>2</sup>. Le culte des martyrs thébains atteindra la Germanie avec Othon I<sup>er</sup>, qui avait pris saint Maurice pour patron de l'Empire et fit transporter des reliques des martyrs dans son église de Magdebourg<sup>3</sup>.

On ne peut nier l'influence des dynasties royales, en accord avec l'épiscopat, sur l'établissement des édifices religieux, basiliques et abbayes, adoptant la psalmodie perpétuelle orientale instaurée à Agaune par Sigismond. Cette influence burgonde est certaine : avec ses centres de Genève, Lyon et Vienne, elle fut propagée par les pèlerinages d'Agaune et le culte des Thébains<sup>4</sup>.

Il ne faut pas oublier que deux fils de Clovis ont épousé des Burgondes : Thierry, roi d'Austrasie, une fille de Sigismond, Clodomir, roi d'Orléans, une fille de Gondobaud. Ces liens entre les Francs et les Burgondes permettent de mieux com-

<sup>1</sup> Jean VALLERY-RADOT, *La cathédrale de saint Maurice de Vienne*, *Bull. monumental*, 1952, fasc. 4, et R. LOUIS, *Revue arch. cit.*, V, p. 380-387.

<sup>2</sup> J. Marie THEURILLAT, *L'abbaye de Saint-Maurice d'Agaune des origines à la réforme canoniale*, p. 114-118, (Extrait de *Vallesia*, 1954).

<sup>3</sup> Pour saint Innocent et l'empereur Othon I<sup>er</sup> cf. : L. BLONDEL, *Vallesia*, V, p. 179-181.

<sup>4</sup> Ferdinand de Saussure, dans plusieurs manuscrits (1904-1913) jusqu'ici inconnus, mais récemment déposés à la Bibliothèque publique et universitaire, estime « à tort ou à raison » comme il le dit, que les Nibelungen dans leur seconde partie reflètent la lutte entre les Burgondes et les Francs, qualifiés de Huns, et que l'action se passe dans le royaume burgonde à l'époque de Sigismond, rappelant la tragédie de Sigeric (Sigfrid) et la vengeance de Clotilde (Kriemhitt). Ces événements auraient été propagés au grand centre de pèlerinage de Saint-Maurice et non de Lorsch tombé en décadence (il faudrait lire *ze Mörze* et pas *Ze Lôrze*), au lieu même où étaient enterrés les acteurs du drame (Mss. fr. 3958- 3959). Ernest Tonnelat à qui l'on doit l'étude la plus complète sur les Nibelungen n'a pas eu connaissance des travaux de Ferdinand de Saussure.

prendre le drame qui s'est joué entre les deux dynasties, le royaume burgonde détruit par Clovis et ses fils, malgré leur étroite parenté, sans oublier l'assassinat de Sigeric, fils de Sigismond, petit-fils de Théodoric, qui avait droit à la succession du royaume Ostrogoth.

Tous ces événements étaient présents à Agaune où se formaient les légendes sur la fin du royaume burgonde. C'est par Agaune, en relation avec tous les grands centres monastiques, que se transmettaient ces souvenirs, mais aussi les innovations apportées à la construction des édifices religieux.

Il est trop tôt pour pouvoir tirer des conclusions dans l'état actuel de nos connaissances. Nous pouvons seulement affirmer que le royaume burgonde, tout éphémère qu'il fut, a joué un rôle dans l'évolution de l'art sacré et qu'aux côtés de Lyon, Genève et Vienne, l'abbaye d'Agaune avec le culte des Thébains a permis la diffusion de principes nouveaux dans l'architecture et le plan des églises.

## DYNASTIE BURGONDE

GUNDAHAR ou GUNDICAR † av. 437  
établisst. dans la *Sapaudia* en 443.

GUNDIOCH  
HILPERIC I  
roi, † apr. 466, ép. la  
sœur de Ricimer, cité  
dès 456, vivant à  
Genève avant 457.

GONDEBAUD  
roi principal vers 480  
† 516, réside à Lyon  
dès 485, ép. Carathène  
(† 506), a les deux tiers  
du royaume avant 500.

GODEGISELE  
roi, tué en 500 à Vien-  
ne, réside à Genève, a  
un tiers du royaume,  
ép. Théodolinde?

HILPERIC II  
† peu après 480, rési-  
dence inconnue, a eu  
2 fils tués avec lui?

GODEMAR  
† avant 500

SIGISMOND

couronné roi à Ca-  
rouge en 516, seul roi,  
† en 523; résidence à  
Genève, dès 516 à  
Lyon et Genève, puis  
à Agaune où il fonde  
l'abbaye en 515.

ép. 1) OSTROGOTHE  
ép. 2) X.  
fille de Théodoric roi  
des Ostrogoths.

SVAVEGOTHE  
ép. Thierry, fils de  
Clovis, roi d'Austrasie.

SIGERIC  
tué en 512.

GISLAED  
GONDEBAUD  
tués en 523 avec  
Sigismond sur l'ordre  
de Clodomir.

GONDIEUQUE  
ép. Clodomir  
roi d'Orléans.

GODEMAR  
seul roi dès 524,  
règne jusqu'en 534.

SEDELEUBE  
(Chrona) fonde Saint-  
Victor à Genève.

CLOTILDE  
vit à Genève, ép.  
Clovis roi des Francs,  
493.

THIERRY

fils de Clovis (mais  
non de Clotilde), roi  
d'Austrasie, ép. Sva-  
vegothe fille de Sigis-  
mond, † vers 533-534.

CLODOMIR

roi d'Orléans  
ép. Gondieue fille  
de Gondebaud, tué à  
Vézéronce, 524.

## ANNEXE II

## PRIEURÉ SAINT-VICTOR

	<i>Prieurs et commendataires</i>	<i>Sacristains et curés</i>
Avant 1093	Acelinus.	Constitution de la paroisse.
(..1093, 1099..)	Tigrinus.	
(..1119..)	Humbert.	
(vers 1124..)	Guy (Wido).	
(..1137..)	Ponce.	
(..1196..)	Herbert.	
(..1201..)	Bernard (Berard).	
(..1220..)	Guichard de Clermont.	Rodolphe, sacristain (..1220-1231..).
(..1227-1231..)	Rodolphe.	
(..1236..)	Guillaume de Mollens.	
(..1255..)	Pierre.	
(..1265-1267..)	Henri, évêque de Genève.	Guillaume (..1265..), curé.
(..1271-1276..)	Aymon.	
(..1291..)	Guillaume de Sergy ( <i>de Cer- giaco</i> ).	
(..1295..)	Guy.	
(..1301..)	Jacques de Lully.	
(..1302..)	Guillaume.	
(..1304-1312)	Jacques de Lully.	Pierre Pitet, curé (..1310-1321..).
(1312-1314)	Aymon de Pont.	
(1314-1336..)	Henri de Pelly.	Henri, sacristain (..1320..).
(..1338-1382)	Humbert de Pelly.	Nycod, sacristain, pro- cureur (..1337- 1343..).
(1382-1386)	François de Mionnaz ( <i>Myon- gna</i> ).	Bertrand de Croso ( <i>de Confignon</i> ), sacr. (..1359-1364..).

	<i>Prieurs et commendataires</i>	<i>Sacristains et curés</i>
(1386-1390)	Raymond de Provence, évêque de Padoue.	Hugues Tolophon, curé (..1385-1404..).
(1390-1399)	Pierre d'Alby.	Pierre de Maragnier, sacr. (..1395..).
(1399-1424)	Jean de Brogny, cardinal, commendataire. Vicaires, administrateurs, procureurs : François de Nernier, prieur de Saint-Jorioz (..1400-1410..); Girard de Verel, curé de La Clusaz, chanoine de Lausanne (1406-1407); Pierre Fabri, archidiacre d'Embrun (1407); Jean des Bertrands, évêque de Genève (..1414-1417); Amédée de Charansonay, prieur de Sillingy, moine à Saint-Victor dès 1403 (1417-1424).	Pierre de Balmes, sacr. (..1402-1403..). Mathieu Grivelli, sacr. (..1415..). Pierre Thomasset, curé (..1420..).
(1424-1442)	Amédée de Charansonay, prieur.	Jean Grangier, sacr. (..1428..). Nycod du Pont, curé, (..1421-1446..).
(1442-1445)	Le pape Félix V, commendataire. Administrateur : Rodolphe de Manessy dès 1442.	Jean de Curnillon, sacr. (..1433..).
(1445-1458)	Jean de Grolée, commendataire. Administrateur : Rodolphe de Manessy.	François de Ravorée, sacr. (..1435-1437..). Rodolphe de Manessy, sacr. (..1445-1474..).
(1458-1483)	Urbain Bonivard, commendataire, prieur de Contamine, abbé de Sainte-Marie de Pignerol, évêque de Verceil dès 1469. Administrateur : Rodolphe de Manessy jusqu'en 1480.	Reymond de Castaneret, supérieur (..1452-1474..). Philippe Hemion, curé (..1461-1467..).

	<i>Prieurs et commendataires</i>	<i>Sacristains et curés</i>
(1483-1514)	Jean-Amé Bonivard, commendataire, abbé de Pignerol et de Payerne, renonce en 1510, † 1514.	Aymon Lovel, curé (..1471..). Pierre Avenae, curé (1490..). François Chabod, sacr. (..1498-1500..). Etienne d'Echalon, curé (..1503-1504..). N. de Livron, sacr. (†1503). Christophe de Livron, sacr. (..1509..).
(1514-1519)	François Bonivard, commendataire, privé de son bénéfice en 1519.	François Sougnay, supérieur (..1517-1518..).
(1519- 1 août 1520)	Jean Brisset de Laconay, commendataire, abbé de Montheron.	
(1520-1534..)	Léonard Tornabuoni (Tornabonne) de Florence, commendataire, évêque de Borgo-San-Sepolcro.	Aymon Collact, curé (..1521..).
(5 juin 1527-1534)	François Bonivard, rétabli dans son bénéfice par l'évêque de Genève le 5 juin 1527, mais décret non reconnu par le pape et le duc de Savoie <sup>1</sup> .	Jean Goyet, sacr. (..1517-1532..).
(1534)	Destruction du prieuré.	André Orjollet, chapelain et vicaire paroissial avec Jaques Cuvit (..1532..).

<sup>1</sup> Cette liste des prieurs a été établie grâce aux notes du professeur Léon Kern.



## ANNEXE III

RAPPORTS DES VISITEURS DE CLUNY,  
PROVINCE DE PROVENCE*Extraits résumés*<sup>1</sup>

*Chap. gén. 1269* [14 avril].

... Injungat dominus abbas priori Sancti Victoris Gebenensis ut reedificet et retineat edificia domus sue...

*Visite de la province de Provence. 4 avril 1279.* Feria. III. [post Pascha].

... Fuimus apud Sanctum Victorem; ibi sunt. VII. monachi cum priore; prior nihil debet et fecit ecclesiam novam; et habet victualia usque ad nova.

*Chap. gén. 1298* [27 avril].

... Quia domus Sancti Victoris Gebannensis propter eventum casualis aduxtionis et onera debitorum, est multipliciter aggravata, precipiunt diffinitores priori quod edificia resarcire et onera debitorum studeat relevare...

*Chap. gén. 1299* [10 mai].

... Item quia prioratus de Sancto Victore Gibennensi est in sexcentis decem et septem lib. gibenn. obligatus, ejusque domus ecclesia fuit combusta, definiunt definitores quod prior in solutione debitorum centum quinquaginta lib. et in edificiis triginta apponat anno quolibet, et ad reedificationem cujusdam molendini destructi det opem et operam efficacem...

*Chap. gén. 1356* [15-23 mai].

... Prior Sancti Victoris Gebennensis merito de bono regimine commendatur... edificia destructa reparavit et ecclesiam cooperiri fecit...

*Chap. gén. 1358* [22 avril].

... Prior Sancti Victoris Gebennensis per definitores de bono regimine commendatur... edificia reparavit et quedam nova funditus edificavit ibidem...

<sup>1</sup> Nous ne reproduisons que les extraits des chapitres généraux et des visites concernant les édifices. Ces textes nous ont été, avec une grande obligeance, communiqués par le professeur Léon Kern.

*Chap. gén. 1360* [26 avril].

... Prior Sancti Victoris Gebennensis cum novem monachis suis, more solito, bene et honeste se habet; capellam vero beate Marie, in qua pluit, et clocherium, quanto citius poterit, cooperiri procuret...

*Chap. gén. 1366* [26 avril].

... In prioratu Sancti Victoris Gebennensis... dormitorium et refectorium edificet dictus prior...

*Chap. gén. 1375* [13 mai].

... Prior Sancti Victoris Gebennensis... edificia bene tenentur.

*Chap. gén. 1379* [1<sup>er</sup> mai].

... Item prior Sancti Victoris Gebennensis... bene et laudabiliter regit... sed compleat dormitorium, ut incepit, alias [provideatur per camerarium]...

*Chap. gén. 1385* [23 avril].

... In prioratu Sancti Victoris Gebennensis... deficit una campana que a XV annis citra fuit rupta... quedam edificia ibidem minantur ruinam, que dictus prior intra breve tempus intendit reparare...

*Chap. gén. 1386* [13 mai].

... In prioratu Sancti Victoris Gebennensis... edificia in pluribus locis, specialiter circa tecta, corruunt; non est ibi refectorium, nec fuit a XL annis citra quo tempore totus [prioratus] fuit combustus; sed prior modernus cepit reparare... fuit etiam priori preceptum... quod reparationes inceptas et incipiendas hinc ad festum Omnium Sanctorum complere faciat cum reparatione campane fracte...

*Chap. gén. 1401* [24 avril].

... In prioratu Sancti Victoris extra muros civitatis Gebennensis... sunt ibi multa reparanda, precipue in ecclesia que est in periculo corruendi, nisi celeriter provideatur... scribatur domno cardinali Vivariensi qui dictum prioratum tenet, per dominum Cluniacensem, quatenus provideat debito modo et forma.

*Chap. gén. 1402* [16 avril].

... In prioratu Sancti Victoris Gebennensis quem tenet domnus cardinalis Vivariensis, ecclesia est totaliter in ruina temporali et spirituali... ideo ordinant diffinitores, ne dictus locus, olim solemnis, in totalem ruinam nostris temporibus devolvatur in dispendium divini cultus et scandalum plurimorum, quod domnus Cluniacensis scribat domno [comiti?] Sabaudie et ipsum requirat... quod... fiant reparationes prefate...

*Chap. gén. 1410* [13 avril].

... In prioratu Sancti Victoris Gebennensis... ecclesia, claustrum, refectorium et alia multa edificia sunt in ruina magna. — Diffiniunt diffinitores quod dominus Cluniacensis scribat domino cardinali Vivariensi, qui est prior dicti prioratus,... quod faciat fieri reparationes necessarias, ne omnino edificia corruant.

*Chap. gén. 1414.*

In prioratu Sancti Victoris Gebenn... quem tenet Dominus cardinalis Vivariensis... Reparationes quoque et alia ordinata per visitatores debite executioni demandentur prout Dominus opus predictum libenter se promisit adimplere.

*1418, 8 août.*

*Supplique présentée à Martin V par l'abbé de Cluny pour solliciter des indulgences en faveur du prieuré de Nantua.*

... In monasterio seu prioratu conventuali Nantuaci... ecclesia, pinaculum et cetera edificia ipsius monasterii ad maximam devenerunt ruinam... muri vero sive parietes et testudines ipsius ecclesie usque ad bases et pilaria tantam, diu est et modo plus, minabantur et minantur ruinam, quod dubitatur et modo magis dubitatur, quod sicut alias contigit in monasterio Sancti Victoris Gebennensis, ejusdem ordinis, una hora totum simul corruat et omnes religiosi predicti unacum ceteris fidelibus divina officia frequentatibus ibi suffocentur et perreant... <sup>1</sup>.

*Chap. gén. 1433* [3 mai].

... Item prior Sancti Victoris Gebennensis, quia laudabiliter... regit... ecclesiam ruinosam reparat et restaurat et alias domos manenet, merito est recommendandus...

*Chap. gén. 1454* [12-15 mai].

... In prioratu Sancti Victoris Gebennensis, quem tenet in commendam reverendus pater dominus prepositus de Montjou... Dominus commendatarius fieri fecit multiplices reparationes notabiles in ecclesia. Fecit etiam reparari dormitorium, coquinam et tres cameras, claustrum et pavementum ecclesie; et dedit ecclesie unum calicem argenti et edificia ad valorem quinque millium et ducentorum francorum, ut constat ex computis...

---

<sup>1</sup> DENIFLE. *La désolation des églises en France*, Paris 1897, t. I, n° 695, p. 323-324. Sur la valeur historique des actes pontificaux de collation de bénéfices, voir F. BAIX dans *Hommage à Dom Ursmer Berlière*, Bruxelles, 1931, p. 57 sq.